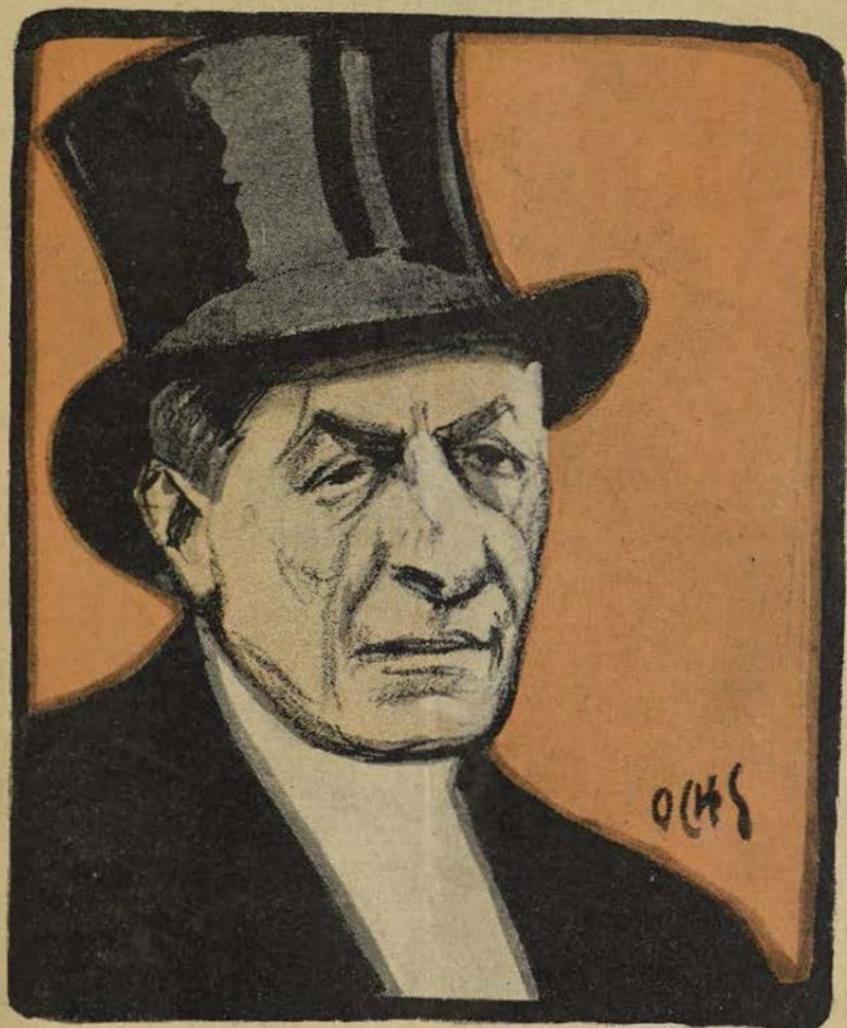


Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



ALFRED LŒWENSTEIN



"Douce comme un matin d'Orient"

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUQUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Collin

ADMINISTRATION	ABONNEMENTS	Un An	6 Mois	3 Mois	Compte chèques postaux N° 16,664 Téléphones N° 187,53 et 293,03
	Belgique	42.50	21.50	11.00	
Rue de Berlaumont, BRUXELLES	Congo et Etranger	51.00	26.00	13.50	

Alfred LOEWENSTEIN

Il faut bien qu'on en parle et qu'on en parle, de ce M. Loewenstein. Au moment où personne ne pensait à lui, il a surgi comme d'une pierre ; il a sauté sur les tremplins de l'actualité, et les lâche pas. On peut prévoir que des pommes et cuites à son intention. On peut prévoir aussi que les tréteaux vont culbuter sous lui. La galerie prête à siffler. A-t-elle tort ?

M. Loewenstein, jusqu'ici, n'en est pas très ému ; il fait des conférences auxquelles les gens ne commentent pas grand'chose, sinon que M. Loewenstein n'a pas tout à fait le sens des réalités. Il croit être très riche, il peut traiter d'égal à égal avec le pays, le sien, qui est pauvre. C'est vrai l'imbécillité des gens qui nous ont gouverné depuis 1919 a ruiné l'Etat, l'a ruiné non seulement matériellement mais moralement. L'Etat est méprisé, l'Etat est haï. L'Etat a légitimé les précautions que les gens ont prises contre lui. L'Etat, c'est l'ennemi. Ainsi pensent nombre de nos contemporains. L'Etat, dans sa sphère et avec ses moyens, s'est efforcé, devant la mauvaise volonté de l'Etat, sa bêtise, son impuissance, le droit de se défendre tout seul, le droit qu'avait l'individu devant la faune de l'époque primitive, le droit de se défendre par tous les moyens. Et le résultat est celui-ci : L'Etat met les gendarmes. Il a beau disposer de gendarmes, de la force armée et de trois cents musiques qui peuvent jouer de la Brabançonne à l'unisson, il a beau disposer de budgets fiscaux, armés d'escopettes et de tromblons, armés à tous les carrefours de la vie sociale, il a beau avoir des sbires cachés sous les lits des députés, des crocheteurs prêts à faire sauter les portes-forts des morts, il a beau fouiller dans les poches des pauvres diables de commerçants qui ont abusé de l'alcool, il a beau être partout haineux, méprisé, méprisant, il est berné. Il le sait bien. L'affaire est finie. Ce capital, qu'il prétendait confisquer, est

loin, et voici ce qui lui arrive. Un homme comme M. Loewenstein lui parle d'égal à égal non pas quia nominor leo, mais « parce que je suis riche, très riche ». Et voilà, MM. Delacroix et autres Pouillet, compliqués de quelque Vandervelde, ce que vous avez fait de l'Etat belge.

Peut-être M. Loewenstein arrive-t-il un peu tôt pour imposer nettement la dictature de l'homme riche et peut-être n'est-il pas spécialement qualifié. C'est à voir. Mais on se rend compte que son erreur, — si erreur il y a — s'explique. Ses origines, sa race, sa vraie race, tout cela nous permet de deviner à coup sûr qu'il n'a pas, pour un gouvernement belge, avec les torts et les qualités des Belges, un respect atavique. Les Juifs rhénans, ceux qui s'échappaient des ghettos, ont eu, quelques-uns au moins, de grandes et glorieuses fortunes. C'est par eux-mêmes, c'est par leur ruse, qu'ils sont arrivés à être des conseillers de rois, des prêteurs pour monarques dans l'embarras. Ils ont essaimé par toutes les capitales, où ils se sont construits des tanières, où ils prélevaient sur le passant des dîmes sérieuses. Ils ont eu, à travers les siècles, jadis, l'hostilité de tout ce qui était la force de l'Occident, de tout ce qui était la race, la tradition, la religion. Que voulez-vous qu'ils comprennent maintenant ?

M. Loewenstein surgit à la façon d'un de ces météores orientaux. On sait qu'avant la guerre, il est riche, qu'il a présidé à la constitution de diverses sociétés où il se bornait, d'ailleurs, à être le gros actionnaire. Et puis, c'est la guerre. On trouve M. Loewenstein à Londres. On le trouve même dans l'armée, et même officier ; mais, n'ayez pas peur, ce n'est pas sur l'Yser qu'on le trouve en uniforme. Vous ne voudriez tout de même pas qu'un homme intelligent risque de détruire une intelligence et une activité dont tout le monde a besoin. On le trouve à Londres. M. de Broqueville a pour lui de

Pourquoi ne pas vous adresser pour vos bijoux aux joailliers-orfèvres

LE PLUS GRAND CHOIX

Joailliers, Perles, Brillants

Sturbelle & Cie

PRIX AVANTAGEUX

18-20-22, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT - MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAÏETE

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison **VAN ROMPAYE FILS** SOCIÉTÉ ANONYME

RUE GALLAIT, 176, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE 115,43

Confiance Aveugle



LUI A ELLE. — Alors...tu me jures que quand tu disais en rêve mon cher Jean!... C'est bien à Jean BERNARD-MASSARD que tu pensais?...

JEAN BERNARD-MASSARD

Grand Vin de Moselle champagnisé
GREVENMACHER-SUR-MOSELLE
GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

Dancing SAINT-SAUVEUR

le plus beau du monde

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg
BRUXELLES
Café - Restaurant de premier ordre

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTÉ DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

CHAMPAGNE

AYALA

GÉRARD VAN VOLXEM

162-164, chaussée de Ninove

Téléph. 644,47

BRUXELLES

AUTOMOBILES

CHENARD & WALCKER

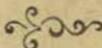
10.11.15.16/23 C.V.

18, Place du Châtelain, Bruxelles

APPAREILS PHOTOS

Occasions de marque ICA, GOERZ, KODAK, etc.

Liste par retour — Vente avec garantie



J. J. BENNE

25, PASSAGE DU NORD
Tél. 271 68

surveillance. Il lui confie une mission belge. Il se donne à nos soldats, là-bas, les moyens de battre et M. Læwenstein, très habile, très adroit, se trouve muni de mots pressants, qui l'introduisent dans l'entourage de M. Asquith. Il connaît tout le monde, à Londres; mais, déjà, le terrain était un peu glissant. Sportif, comme on sait, possesseur de chevaux et fin cavalier, M. Læwenstein avait jadis voulu consacrer sa science équestre aux habitants des Iles Britanniques. On raconte que lord Lonsdale ne fut pas, sous aucun prétexte, le laisser prendre part à un concours hippique, — blessure d'amour, n'est-ce pas? Mais la guerre vint. M. Læwenstein se sentait la Belgique héroïque et martyre; il se sentait, en ce qui le concerne, héroïque et martyr. Il se présenta à l'investiture de M. de Broqueville, alors ministre de la Guerre, et si bien qu'actif, ubiquitaire, voyant toutes les portes s'ouvrir devant lui, M. Læwenstein tint une place considérable dans la politique londonienne du temps de guerre, jusqu'au moment où M. Theunis, qui se trouvait, lui, colonel, à la tête de ce capitaine qui en réalité n'était que lieutenant, à diriger un dépôt de remonte quelque part en France, Gravelines et Calais. Après tout, puisqu'il s'y trouvait en chevaux, cet homme, il se trouvait à la tête de ces chevaux.

???

Après la guerre finie, M. Læwenstein ne se trouvait pas si pauvre qu'avant. Avec le sens qu'il avait des affaires, il comprit très bien que l'Amérique était plus riche que l'Europe, — ce sont là des constatations que n'importe qui de chez nous aurait pu faire, et que les ministres belges ou français ont raté ensemble — et M. Læwenstein investit des capitaux dans quantité d'affaires; ne parlons pas du siècle, où M. Læwenstein, ami de M. Athanase Broqueville, joua le rôle de bon chrétien -- il se trouva déjà un chemin de fer brésilien sous son obédience. Parmi les organisations qui ont de l'avenir, il se trouva évidemment celles qui vont capter l'énergie électrique des rivières et des torrents. Ceci est encore à l'ordre du jour d'un ministre des finances de six semaines. M. Læwenstein serait un peu sourd et un peu cul-de-jatte M. Læwenstein s'en rendit compte. L'hydro-énergie électrique viendra, avant quelques lustres, la même importance dans la vie des nations que le charbon hier, et l'énergie aujourd'hui. On ne peut pas condamner un homme qui est clairvoyant. Mais, imaginons tout de suite l'ennui des sociétés belges, dont les capitaux se trouvent là-bas, au loin, se développent, rapportent de gros intérêts mais qui, finalement, se trouvent exposés à de terribles prélèvements fiscaux, sont bien exposés, s'il s'agit d'établir nettement la situation en Belgique. Eh! si on en extrayait cinquante millions de dollars et plus et qu'on les mettrait, pendant dix ans, sans intérêts, à la disposition du gouvernement belge? Est-ce que celui-ci aurait encore le courage de les soumettre à l'impôt? Est-ce que renon-

cer aux intérêts de cinquante millions de dollars serait plus profitable que de devoir payer ces abominables impôts? Cette hypothèse ne va pas plus loin.

Cependant tout cela n'a plus qu'un intérêt rétrospectif. Ce qui nous intéresse, nous, c'est l'éclat qui, soudain, s'alluma au-dessus de Biarritz en général et de la villa Begonia en particulier, en même temps que la trompette de la renommée clamait, aux quatre coins de l'horizon, le nom de Læwenstein. Læwenstein! Læwenstein! et, en même temps, les avions portaient à tire d'ailes de la villa Begonia. Le propriétaire de ce « Begonia », le begonia en chef lui-même, se rendait à Barcelone et y conviait la Presse, toute la Presse. Mais la presse belge ne comportait que deux journaux dignes de ce nom, aux yeux de ce splendide begonia. Il y avait le Soir. Il y avait La Nation Belge, appelés à se rendre par train bleu à la parole de l'homme riche. Le gouvernement belge aurait été admis, lui aussi, s'il s'était présenté dans la tenue classique des bourgeois de Calais. Il manquait à tout son devoir. Il resta chez lui. M. Francqui manque, paraît-il, de souplesse. Mais ce qu'il faut apprécier, dans l'affaire, c'est l'innocence — dirons-nous innocence? dirons-nous ruse? — de M. Loewenstein, faisant ses confidences à un seul journal et laissant à un seul journal le privilège d'annoncer l'excellente nouvelle des cinquante millions de dollars. Ainsi, M. Læwenstein s'est trouvé tout seul avec l'hostilité de tous les autres journaux et devant le geste ingénu du gouvernement belge, qui disait: « Moi! je ne sais rien; on ne m'a rien dit ». Que voulez-vous, après cela, qu'on s'en prenne à ce gouvernement si on lui reproche d'avoir raté une belle occasion? Ainsi va le monde et l'affaire Læwenstein, épisode joyeux de nos heures troublées, se termine assez brièvement. Le grand homme pleure sur sa patrie qui le méconnaît, qui n'accepte pas, comme il voudrait et avec respect, ses dollars par millions. Qu'il sache. Il y a des règles dont nous sommes encore victimes. Il faudrait encore plus de bêtise pour que tout un peuple attende un homme, un seul homme — Américain, si vous voulez; Juif, si vous préférez, — qui vienne dire: « Je suis le sauveur » et fasse tinter des pièces d'or dans son gousset. Nous ne sommes pas encore tout à fait mûrs: cela viendra; cela sera peut-être mieux ainsi. Nous ne voyons aucun inconvénient à être sauvés par M. Loewenstein tout seul. Par goût, M. Delacroix nous est peut-être plus sympathique et M. Janssen aussi; mais que le diable nous préserve à jamais des Janssen et des Delacroix! et vive Loewenstein, Smith ou Mayer, s'ils réussissent là où Durand et Dupont, ces chercheurs, se sont mis dedans.

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.



A. M. VANDEVELDE ARCHITECTE

Monsieur,

Un architecte a, parmi le menu peuple bruxellois, ce qu'on appelle une mauvaise presse. Les plus fameux commentateurs du brusseleer et du marcolien ont voulu nous en donner des explications. Aucune ne nous a satisfaits complètement. Pourquoi ce *keje*, dont la chemise douteuse perce résolument le fond d'un pantalon découragé, a-t-il ce qu'on appelle une dent contre un architecte, contre la profession des architectes? Qui le dira? Il ne s'est pourtant adressé à aucun Vitruve pour lui demander de lui construire une villa, un château ou un hôtel. Il a moins de rapports avec un architecte qu'avec un archevêque. L'architecte exerce sa profession loin de lui, dans des endroits inaccessibles. Admettons que c'est sur les hauts lieux où vivent les idées pures, ou au delà des Pyrénées, là-bas où s'échafaudent des châteaux de nuages et d'étoiles. C'est donc simplement par instinct que le jeune Bruxellois méprise l'architecte et fait maintenant du mot architecte la suprême injure de son répertoire.

Vous êtes un architecte, Monsieur. Nous ne pouvons pas professer, à l'encontre de votre métier, les mêmes rancunes, le même violent parti pris que nos Marolliens. On ne sait jamais ce qui peut arriver à un modeste journaliste... Il lui arrive, un jour, à lui aussi, d'avoir besoin d'une maison et, même, d'avoir des moyens de la construire. Alors, il se tourne vers l'architecte et quand, il est dans les mains de celui-ci, il faut bien qu'il se résigne. Il se résigne, il s'abandonne, il se laisse faire, il accepte finalement la maison qu'on lui a construite, où l'armoire peut se changer en baignoire, où la baignoire peut se transformer en table de salle à manger, et il paie, il paie, parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

Reconnaissons que nous avons connu des architectes qui étaient des artistes et des gens charmants, leurs mémoires à part. Vous, il y a bien des années et des années que nous avons vu vos œuvres; mais il y a des années et des années aussi que nous avons appris que vous aviez transporté votre industrie en Allemagne, à Weimar. Depuis que vous étiez parti là-bas, des événements se sont passés ici. Vous les avez peut-être appris. Il y a eu divers incidents à Louvain, Andenne, Aerschot, Taminies; il y en eut même aussi à Bruxelles, et certains qui eurent lieu sur les bords de l'Yser firent tant de bruit dans le monde que, peut-être, le vent put vous en apporter l'écho

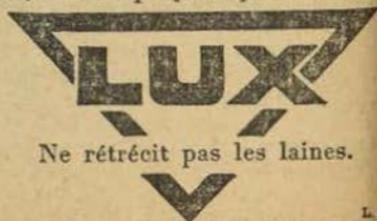
jusque dans la lointaine Allemagne. Nous avions d'autres chats, ou d'autres chiens, à fouetter. On y avait bien oublié, Monsieur. Quelques échos, pourtant, nous avaient parlé de vous en ces derniers temps; mais voici que vous réapparaîsez sur la scène et, en tant qu'architecte, vous êtes le grand architecte, l'architecte du royaume, l'architecte des architectes, l'architecte du roi. Fichtre! Monsieur, être maître de chapelle du moutardier du roi, aumônier du roi, aide de camp du roi, c'est, dans un pays tel que celui-ci, et sans y mettre la lagornerie, un honneur suprême.

Puisqu'il faut parler net, les incidents auxquels nous faisons allusion tantôt, cela s'appelaient la guerre, Monsieur. Il y eut donc la guerre. Nous croyons tout de même que vous l'avez su. Cette guerre a révélé de grands noms de généraux, des maréchaux. Eh bien! en Angleterre, pour ne citer que ce pays, les maréchaux vainqueurs ont été nommés aides de camp du roi. Nous avons eu, en Belgique, un supergénéral qui était aussi baron, Monsieur le Général Baron Empain. Il fut aide-de-camp du roi. Être au roi, c'est recevoir le suprême laurier. Servir le roi, c'est régner, dit-on en latin. Servir le roi directement, c'est être couvert de gloire.

Vous voici donc couvert de gloire, Monsieur. C'est à ce moment que la Gazette vous a posé des questions discrètes. Et, emportée par une idée fixe, elle vous a représenté en pleine figure: « Non! pas ça! » Elle ne veut pas vous construire pour le roi une villa à Lombardes, Lombartzyde, c'est une terre imprégnée de sang. Au delà de l'Yser, là-bas, il n'y a qu'à fouiller pour trouver des ossements, pour remuer une redoutable ferraille. Et le paysage sont imprégnés d'un héroïsme que vous ne savez certainement ignorer, mais que nous nous faisons un devoir de vous révéler. Dans ce cadre-là, la maison du roi qui fut un soldat doit s'aérer d'on ne sait quel prestige. Elle dégagera une grande pensée. Elle perdra aux lieux où il défendit un lambeau sacré du territoire la garde que monta ce soldat pendant quatre ans. Elle sera la verrions volontiers, cette maison, sous la forme d'une guérite. Vous avez dû combiner quelque chose de savant et de moins spécifiquement syrien. Votre serail d'autrefois vous en fait garant. Ce serait peut-être un mauvais goût, d'ailleurs, que d'édifier pour le roi, pour sa femme et pour ses enfants, une cagna, une tranche, à la mode de la grande guerre. Il y a, avouons-le

Pour les fines lingeries

Les fines lingeries courent souvent grand danger de s'abîmer au lavage. Vous pouvez écarter ce risque et laver les tissus les plus délicats, sans en abîmer un seul fil, en n'employant que



Ne rétrécit pas les laines.

RENTRÉE DES COURS

LA MAISON
DU
PORTE-PLUME

à BRUXELLES, 6, Bd Adolphe Max
à ANVERS, 117, Meir

CHOIX UNIQUE
DE TOUS LES MODÈLES

Onoto

matation à perpétuer des souvenirs d'une époque glorieuse, mais qui obsèdent bien les gens fatigués et à qui l'histoire ne rappelle pas les heures les plus sublimes de sa vie. Serait-ce pour ça, Monsieur, qu'on vous a choisis ? Dans ce cas, ne serait-ce pas surtout pour Monsieur Kamille, l'homme que vous devriez construire un château ? Vous savez que cet éminent homme d'Etat — ou vous ne savez pas, car il nous semble que vous n'avez pas été très sûr — s'est trouvé un jour enfermé dans l'île brisquée d'où les gens de mer ne voulaient pas lui permettre de s'en aller. C'est sur ce sol anglais qui le retenait prisonnier, peut-être, on pourrait lui construire un palais dans le style weimarien. Or, ce M. Kamille n'en demande pas tant. Il est discret, il ne désire pas de château pour lui ; mais il se trouve qu'en tant que ministre des Sciences et des Arts, c'est lui qui donnera des instructions pour construire au roi une bibliothèque.

Un admirable concours de circonstances, Monsieur, vous ne se retrouve, Monsieur Kamille et vous ! Et vous devez vous féliciter de vous être retrouvés dans les années après des événements qui avaient rompu les bras de tant de braves garçons. Monsieur Kamille demeure dans un palais de la rue de la Loi. Vous, des palais en construisant et vous en construisant tant que vous en commandera, même pour un roi qui se trouvait d'un logis fort approximatif pendant la guerre. Vous retrouve, Monsieur, et comme on se comprend et on ne peut se féliciter — quand on est vous, et quand on est votre employeur, M. Kamille — d'avoir mené sa barque pendant qu'une telle tempête bouleversait le monde.

arrive, d'après vos explications, qu'étant né Belge, vous êtes trouvé Allemand sans l'avoir désiré. Quant à vous, vers 1914, auraient préféré mourir plutôt que de supporter cette injure. Elle ne vous a pas empêché de diner et, si nous en croyons la Gazette, de percevoir de beaux appointements allemands pour les fonctions que vous exercez à Weimar. Et voyez ! la Belgique, ayant été victorieuse, vous avez pu vous jeter dans les bras : « Enfin ! Belgique, te voici victorieuse. Vite, vite, pas de temps, donne-moi des maisons à construire ! » Que si l'Allemagne avait gagné la guerre, vous auriez vous ruer dans les bras de Germania qui vous aurait tant qu'elle vous avait adopté sans vous consulter et vous respectiez tant que vous vous étiez laissé adopter par elle, et vous pouviez lui crier : « O ! Germania, adoptive, donne-moi vite des monuments commémoratifs à construire ! » Vous faites partie de ce qu'on appelle maintenant les gens intelligents, mais aussi vous faites partie de cette belle intelligence et la villa que vous bâtirez pour le roi sera certainement peu guerrière d'aspect, nous en sommes convaincus. Et si la statue de votre Kamille pouvait se hérissier dans le jardin, du moins d'une corbeille de bégonias, tout serait parfait dans un monde qui, décidément, est plus propice aux gens intelligents qu'aux braves. De quoi nous vous félicite-



Un grand joueur. -- Lœwensteiniana

Avant sa conférence, Lœwenstein avait déclaré :

— Je veux que ce soit parfait. Lœwenstein ne peut rien faire qui ne soit parfait. C'est demain le plus grand jour de ma vie. Voilà huit ans que je travaille à cette conférence, c'est le fruit de huit années de réflexions et de méditations que vous allez recueillir.

À six heures du soir, le vendredi 10, la salle des réunions, somptueusement décorée, de la Chambre de commerce de Barcelone était pleine à craquer. Au premier rang, une rangée de lourds fauteuils dont des griffons dorés supportaient les sièges de soie cramoisie. Guêtré de blanc, ganté de beurre frais, redingoté de noir, le duc de Nemours laissait reposer son profil qui rappelle un peu celui de la reine Louise-Marie, sur un faux col blanchi à Londres.

— Mesdames et Messieurs, dit une voix, nous allons faire passer sur l'écran quelques vues cinématographiques, prises au cours de la visite aux installations de la Barcelone...

Cependant, l'heure passait en même temps que défilait les autos, les chutes d'eau, les avions.

— Faites repasser le film des avions ! dit un monsieur au fond de la salle.

Les avions repassèrent.

— Messieurs, continua Lœwenstein, car c'était lui, l'attaché aux avions une importance extraordinaire. Ils permettent à l'industriel, à l'homme d'affaires de se libérer des lenteurs du train, de s'affranchir des inconvénients de l'auto. Si je vous demande encore un moment de patience, c'est que nous attendons ici la fille et l'illustre ingénieur américain, le docteur Pearson, le promoteur des affaires d'énergie hydro-électriques. Elle est partie de Paris en avion. Il y a trois heures, on la signalait au-dessus de Perpignan...

Cependant, Lœwenstein dut commencer sa conférence sans elle, pour la raison péremptoire que l'avion s'était abattu quelque part en route, sans provoquer, heureuse-

ment, aucun accident de personne. Ce détail, qui n'était pas au programme, et qui eût pu troubler la démonstration de l'orateur, ne fut heureusement connu que le lendemain.

— Ouvrez les fenêtres, dit encore Løwenstein.

Et il monta en chaire, tandis que l'auditoire aspirait bruyamment. Et Løwenstein ouvrit son dossier. Derrière lui, trois cartes géographiques : l'Amérique du Nord à gauche, l'Europe au milieu et l'Amérique du Sud à droite, avaient été dépliées sur l'écran. Devant lui, un récepteur pour la T. S. F. Le monde écoutait.

Il y eut un peu de stupefaction. Le duc de Nemours seul n'en fit rien paraître bien que sa paupière se fit un peu plus lourde sur son grand œil bleu. Des farceurs, à la sortie, prétendaient :

— C'est le boxeur qui a fait la conférence...

D'autres disaient :

— C'est le masseur...

— Mettons, opina un troisième, que le boxeur ait fait la partie politique, l'autre la partie financière...

Et quelqu'un se souvint d'une fable où il est question d'une lanterne magique...

Un modeste

Ce Løwenstein, dit-on, est devenu fou de gloire. Nexagérons rien. Ce roi des entreprises hydro-électriques, ce magnat de finances, ce satrape moderne rêve tout simplement de devenir ministre d'un roi constitutionnel. Même si ce n'est que pour prendre la place de Benacou, à qui il garde une solide dent, il faut avouer que c'est de la modestie. Du reste, n'avait-il pas, au temps où il est propriétaire du *XXe Siècle*, voulu tout restaurer dans le Christ, *omnia restaurare in Christo* ? Aujourd'hui, il se contente de vouloir restaurer les finances du pays au moyen des valeurs canadiennes : *Belgas restaurare per Canadianos* !

Le boxeur et le masseur

Une quarantaine de personnalités ont accompagné Løwenstein dans son voyage triomphal à travers la Catalogne. Il y avait là des banquiers et des zents de change de Bruxelles, des députés anglais, des officiers canadiens qui ont tous le titre de colonel, d'anciens ministres espagnols à qui Primo de Riveira a fait des loisirs et toute une cour de gentilshommes des mieux cotés dans l'armorial, y compris le duc de Nemours. Mais deux personnages surtout intriguaient les invités : l'un, un petit homme à large carrure, la mine ouverte, souriante, le geste prompt, avec, comme signe particulier, les oreilles amochées. Il allait tout de suite au-devant des questions : « Je suis, disait-il, le boxeur de M. Alfred. Je l'entraîne tous les matins, au saut du lit. Une leçon, ça n'est qu'un petit assaut. Ah ! mais, savez-vous qu'il est très fort ! Il est même terrible, à preuve que, pas plus tard qu'il y a trois semaines, il m'a cassé une côte... là... vous pouvez sentir... »

L'autre était un grand gaillard noir, des yeux de jais, une moustache taillée dans un morceau de charbon. Il commençait par parler de ses anciens amis : Staline, Djerjinski, Kalénine. Puis il passait à Homère et à Sophocle et il finissait par s'apitoyer sur les malheurs de la Géorgie : « Je suis Géorgien, disait-il. J'ai demandé à M. Løwenstein un prêt de cinq millions de dollars pour la Géorgie. C'est naturel, puisqu'il veut prêter cinquante millions de dollars à la Belgique ! » Et quand, échappé des mains de ce terrible raseur, on s'informait : « Quel est ce type ? », on apprenait avec une certaine stupefaction qu'on avait affaire au masseur, dont, pas plus que de son boxeur, M. Løwenstein ne se souvenait.

Une démonstration pratique

Løwenstein a la tare de l'aviation. Ce n'est pas une escadrille, c'est toute une flotte d'avions qu'il emmène en train de former sur son aérodrome de Biarritz. L'autre jour, en une randonnée en auto d'une demi-nuit et d'un jour, ses invités et la suite avaient péniblement franchi les Pyrénées, lui-même était parti en avion pour venir rejoindre au dernier moment dans quelque patelin perdu de la montagne. N'ayant pas trouvé de terrain d'atterrissage, il avait dû s'appuyer trois heures d'automobile supplément. Xerxès faisait frapper la mer de chapeaux. Løwenstein est plus pratique. « Je veux avoir pour demain un champ d'aviation ici-même », déclare-t-il, chose étonnante, le surlendemain, non seulement le terrain était prêt, le champ nivelé, mais encore, à la grande surprise de la caravane, on vit un Fokker tracer l'horizon, décrire un grand cercle et venir se poser au bout du champ, à côté du rouleau compresseur, qui n'eut pas eu le temps de s'en aller assez vite et qui, d'ailleurs, ne s'en fichait pas mal.

— Voilà, dit Løwenstein, simplement, ce que l'industrie privée et à quoi vous n'arriveriez jamais avec des monopoles d'Etat. Que ceux qui m'aiment me suivent. Je vais déjeuner à Lérida...

Et le Fokker enleva Løwenstein dans les airs.

Du beau travail. Et ce Løwenstein a du cran.

Apprenez les Langues Vivantes à l'École Bern...

20, place Sainte-Godula.

L'aigle

Au moment où Løwenstein sautait du petit funiculaire qui mène au sommet de la montagne de Capdella, on trouva déjà réuni le groupe de ses amis, l'un d'eux s'écria en montrant un point dans le ciel :

— Un aigle !... Un aigle !...

En effet, un aigle planait majestueusement dans le ciel et décrivit un grand cercle avant de disparaître. Løwenstein ancien en eut tiré certainement les meilleurs auspices. Louis Bonaparte était obligé de transporter dans une tonne à chapeaux un aigle qu'il nourrissait avec lui-même, qu'il cachait dans ses souliers. Løwenstein, lui, a des aigles sur les territoires de la Barcelona Trading Co., a, fichtre, assez de foin dans les bottes pour les nourrir.

Un peu d'argot

L'opération par laquelle Løwenstein prétend sauver le franc s'appelle, en argot de bourse, un *put and call*. Les financiers savent ce que c'est qu'un *put and call*, aucun n'est fâché de l'expliquer, sauf Løwenstein qui dit : « L'achète au gouvernement belge des francs au cours de cent soixante-quinze francs pour une somme de cent francs. Je refais au même gouvernement ses francs en achetant des devises or au taux de deux cent vingt-cinq francs par livre et le franc est stabilisé au cours de 200 ! » Løwenstein ne voit goutte là-dedans et ne retient qu'une chose : c'est qu'une des deux parties perd cinquante francs et que ce n'est certainement pas Løwenstein qui les perdra !

Evidemment, il ne retirera rien de tout cela, mais, la prochaine saison, on verra apparaître sur les chaînes de courses un canasson qui s'appellera : *Put and call*. Il aura peut-être même plusieurs, et comme la fortune est toujours favorisée Løwenstein et tout ce qui lui touche, nous conseillons à nos amis de mettre de l'argent dans le louis placé.

langage énergique

ans un dernier entretien qu'il eut avec quelques journaux, au Ritz, à Barcelone, M. Lœwenstein n'a pas plus que ses intentions qu'il n'a voulu ses mots.

— Il y a, au gouvernement, des hommes qui ont voulu la peau de M. X... (ici le nom d'un financier en vogue) ; ils ne l'ont pas eue ; ils ont voulu avoir la peau de M. Y... (ici le nom d'un ancien président du Conseil) ; ils ne l'ont pas eue ; ils ont eu celle du pauvre père Copin... Ils veulent avoir ma peau à moi, ils ne l'auront pas. Je vous déclare que s'ils se mettent au travers des intérêts de mon pays, que s'ils font du bolchévisme dans leur pays, hé bien ! N. de D..., je leur casserai la gorge, bien sûr, et ils soient de mes amis. Et vous pouvez aller le leur dire.

... voit maintenant pourquoi M. Lœwenstein fait six mois de boxe tous les matins avant son petit déjeuner.

... curiosité, dégustez au *Courrier-Bourse-Taverne*, rue de Valenciennes, 8, sa délicieuse Munich-Alsace et sa Silver-Pilsen.

Alfred

... Mistinguett a un chien célèbre dans les deux continents. Il s'appelle Alfred. M. Lœwenstein, qui est également célèbre dans les deux continents, s'appelle lui aussi Alfred. Mais on ne l'appelle pas Alfred comme ça. Il faut gravir les degrés de toute une hiérarchie, comme les nobles Espagnols, avant d'arriver à la grandesse qui donne le droit de tutoyer le roi et de rester couverts devant lui. Et c'est ainsi que l'un de ses familiers, mais du cercle le plus intime, soupirait :

— Espérons que l'an prochain nous serons de ceux qui peuvent l'appeler Alfred !

... sont des choses dont il ne faut pas rire. Est-ce que Simon lui-même ne mettait pas la question de la préséance des ducs et celle des petits tabourets au-dessus des affaires les plus importantes de l'Etat ?

DUPAIX, Tailor, 1er ordre
27, rue du Fossé-aux-Loups

l'ambition

... quel intérêt peut avoir M. Lœwenstein à proposer un tel projet ? demande le Belge moyen. Le Belge moyen s'est fait la peau pendant la guerre et il se laisse écorcher après, par le receveur des contributions, sans regret. Mais il ne croit pas beaucoup au désintéressement, à l'immolation sur les autels divers élevés à la patrie, au bien public, au salut national. Alors, pourquoi Lœwenstein, ex-capitaine et qui a été sur la Somme, vient-il faire cadeau de l'intérêt de cinquante millions de francs, pendant deux ans ?

... d'abord, est-ce un cadeau ? Qu'on liquide la Sidro belge, on se présente aux liquidateurs une note qui pourrait s'élever à 150 ou 200 millions. Nous ne croyons pas encourir les foudres du *Pourquoi Pas ?* en entendant que c'est à peu près le montant des intérêts, calculés sur deux ans et exprimés en francs, de cinquante millions de dollars. Mettons donc que l'opération ne coûte rien à Lœwenstein, que sans faire sortir de l'argent de sa poche, elles constitue pour lui un manque à gagner. Est-ce que cela peut lui faire ? Il ne s'en passera pas de fantaisie de moins et il assouvi sa ambition de jouer un rôle public.

... Je suis assez riche, déclare-t-il à tous ceux qui veulent l'entendre. Je ne cherche que le bien de mon pays,

et je suis dégoûté de voir comment les hommes, au gouvernement, conduisent les affaires de mon pays.

A quoi il ajoute modestement :

— Je ne veux pas être ministre, ah ! ça, non ; mais on pourrait bien, de temps en temps, demander mon avis.

Oui, souvent, ma chère, je fuis l'indiscrète ville ;

Et contre elle, sais-tu quel est mon meilleur asile ?

Le Prince Léopold, Groenendaal, N.-D. de Bonne-Odeur.

A l'instar

De M. Stresemann, nous avons reçu la dépêche suivante :

L'offre de prêter à « Pourquoi Pas ? », sans intérêt, pour un terme de deux ans, cinquante millions de marks-papier, remboursables à l'échéance, par 150 francs monnaie belge. L'offre que je vous fais ne doit pas vous étonner. Primo : son annonce est la conséquence d'un vœu ; secundo, l'esprit de Locarno me fait un devoir de témoigner, par un prêt de source allemande, que désormais la Belgique et l'Allemagne doivent communier dans une pensée humanitaire, à la paix universelle.

(s.) STRESEMANN.

Comme nous n'avons pas cinquante francs à rendre, nous avons télégraphié à M. Stresemann que nous déclinaions son offre.

LA PANNE-SUR-MER
Hôtel Continental Le meilleur

Le triomphe de l'Allemagne

Cette entrée triomphale de l'Allemagne à la Société des Nations, c'est, dit-on, pour M. Stresemann, une des plus belles victoires diplomatiques qu'ait pu remporter un homme d'Etat. Voilà donc le Reich qui, sans avoir rien réparé, sans avoir sérieusement désarmé, fait sa rentrée dans la communauté des peuples, la tête haute, sept ans après avoir encouru la plus sévère condamnation qui ait jamais été infligée à un peuple. La révision du traité de Versailles est en marche.

— N'employons donc pas de grands mots inutiles, nous répond un diplomate qui a suivi de près tout ce qui s'est passé à Genève depuis quelques années. Le traité de Versailles sera révisé en fait : il en a toujours été ainsi des traités ; ils ne sont pas éternels. En droit, il ne le sera jamais. L'Allemagne remporte une victoire diplomatique ! C'est possible. Elle n'a pas expié ses forfaits de 1914 ; c'est entendu. Cela est contraire à la justice ; d'accord. Mais pour la satisfaction de réaliser cette juste sentence prononcée à Versailles, allez-vous risquer de mettre à nouveau l'Europe à feu et à sang ou, dans tous les cas, à se persister ce malaise dont tout le monde souffre et qui fait merveilleusement les affaires des révolutionnaires ? Comme vous n'obligerez jamais les Allemands à reconnaître leur culpabilité, ne vaut-il pas mieux laisser cette vieille histoire en repos ?

Cette sagesse est un peu immorale, un peu terre à terre, mais n'est-ce pas de la sagesse ?

— Cent quarante-quatre, boulevard Adolphe-Max !

— Nous y sommes.

— Regarde ce beau lavabo en onyx ; eh ! bien, Charles me l'achète.

— Quelle chançarde ! Mais il est si grand ?

— Oui, il est à deux places. Vliegen s'y connaît ; chacun sa cuvette : plus de retard ni de dispute.

Félicitations

Nous avons appris avec plaisir la promotion de M. Ernest Mélot, le financier bien connu, au grade d'officier de la Légion d'honneur. Toutes nos félicitations.

Morceau d'éloquence

Il paraît que M. Briand vient de remporter à Genève le plus beau succès de sa carrière d'orateur. C'est ce que disent tous ceux qui l'ont entendu. A le lire, le discours n'a rien de particulièrement remarquable. M. Briand dit avec netteté, et non sans une certaine élévation de style, ce qu'il avait à dire. Ni trop, ni trop peu. Ce fut bien. Mais il paraît que ce qui fut vraiment tout à fait bien, ce furent la diction, la voix, le geste, l'action. Le vieux sceptique semblait vraiment possédé par l'Esprit. La foi l'animait. Il était l'apôtre des temps nouveaux, le messie qui annonce la bonne nouvelle. Aussi l'assemblée fut-elle prise d'une sorte d'enthousiasme mystique. M. Chamberlain, dit-on, versa un pleur, et l'orateur fut acclamé, comme jadis à Saint-Etienne, quand il prêchait la grève générale...

Clinique Hôpital Vétérinaire du Nord

Dr G. Deom, 55, rue Verte. Tél. : 522-17

Hospitalise et prend en pension les petits animaux

Corona

Légère et rapide, additionne et imprime; prix intéressant. 6, rue d'Assau.

Economies... en France

Notre ministère de redressement national a enseigné aux gouvernements qui sont dans le même embarras que lui, comment on convertit des bons du Trésor sans faire crier le patient. Le gouvernement français est en train de montrer comment on fait des économies. Par exemple, ce n'est pas sans faire crier quelque peu, et rien ne démontre mieux que ces criailleries, que seul un gouvernement dit d'union nationale pouvait accomplir ces réformes, car elles lésent tant d'intérêts particuliers de « dolts acquis », comme on dit, que jamais un seul parti n'eût osé s'atteler à la besogne.

C'est qu'il n'y a pas de main morte, le cabinet Poincaré ! Il taille, il supprime à tour de bras. En un jour, 100 sous-préfetures, 70 secrétariats généraux de préfecture, 2.700 officiers, 175 casernes, les deux préfetures maritimes de Lorient et de Rochefort et l'arsenal de cette dernière ville. Et des tribunaux, et des prisons ! Songez à la consternation et à la colère de tous les bistros qui vivaient de ces tribunaux, de ces bureaux, de ces casernes, et saluez l'héroïsme d'un gouvernement qui fait mine de ne pas trembler devant l'électeur.

On se demande parfois si, dans son ardeur réformatrice, ce gouvernement ne va pas un peu vite en besogne. Comme dans un dîner d'amis on faisait, ces jours-ci, cette objection à M. Barthou, il répondit : « La seule manière de réussir dans une entreprise de cette nature, c'est d'aller vite et brutalement. Il ne faut pas donner le temps aux intéressés de se retourner, sans quoi l'on est perdu. Ce que nous avons pu faire aujourd'hui, nous n'aurions certainement pu le faire demain. S'il avait fallu réfléchir, discuter, nous aurions eu chacun deux cents députés dans notre antichambre, les mêmes d'ailleurs qui, en séance, réclament le plus impérieusement des économies. Ce qui

est fait est fait, et l'on peut toujours à loisir examiner quelques cas particuliers. »

N'empêche, dit-on dans un certain public, que paraît un peu hâtif !

Pas tant que ça. Ces réformes et ces suppressions en grande partie celles que préconisait, il y a deux ans, le rapport Marin, qu'alors on laissa tomber dédaigneusement dans les oubliettes. Pour M. Louis Marin, c'est la belle revanche. De son ministère des pensions, il d'ailleurs à ce qu'on applique ses idées.

BENJAMIN COUPPIE

Ses portraits — Ses agrandissements

32, av. Louise, Bruxelles (Porte Louise). — Tél. 1

Automobiles Buick

Le moteur 1927 est construit avec un vilebrequin libéré par contre-poids et un appareil spécial antibrouteur. Avant de fixer votre choix, examinez la note Buick 1927.

Paul-E. Cousin, 2, boulevard de Dixmude, Bruxelles

Une histoire de chasse

On en voudrait à *Pourquoi Pas ?* si, à la suite des nees d'ouverture à la perdrix et au lièvre, il n'avait que histoire de chasse à sortir de son carnier.

En voici une qui date de trois jours : elle n'a pas le temps de se faire.

Chaque année, l'ouverture, dans ce domaine de wallon, se fait en grand apparat : chasseurs triés sur le volet, mobilisation de gardes, tous militairement à marches cynégétiques réglées comme aux grandes manœuvres, du temps où il y avait encore des grandes manœuvres — et, le soir, dîner au château, présidé par la châtelaine. Chère exquise. Vins admirables. Le Bourgeois emplit la large panse des verres en cristal et un serviteur attentif veille à ce qu'ils ne soient jamais vides. Ce fait que, malgré le tralala de la cérémonie d'ouverture, que convives, de-ci, de-là, s'égayent...

Un chasseur, nouvellement accueilli dans cette daine assemblée, s'égayait un peu trop, au dîner de l'année. Alors que l'ordre des toasts est protocolairement réglé, il se leva soudain au dessert et, saisissant un verre de Bourgogne de la main droite, et de la main gauche saluait la dame du château, il prononça des paroles à jamais mémorables :

— La reconnaissance de l'estomac est, Madame, un sentiment les plus nobles qui soient : je lève mon toast de Corton rouge à la santé de votre cordon bleu !

La vigoureuse traction des mains de ses voisins et l'absence de son habit noir le rassirent de force sur son siège et le silence régna quelques instants : ça avait jeté froid...

Et voilà un chasseur qui, plus jamais, ne refermera sa valise à l'ouverture à X...

Autre

Celle-ci se passe, plus simplement, dans un complot de chasseurs, sur le railway.

Chacun vante les qualités de son chien. Tel Saint-Germain rapporte une coupure de Glacierie; tel Braque indique à son maître sur quelle espèce de gibier il est en action.

— Mon chien, dit un chasseur liégeois, a un nez ordinaire. Figurez-vous qu'il y a quatre jours, je le tenais en laisse par un garde à la lisière d'un bois. Le

au plus profond du bois, je marche pendant trois heures d'heure et, seulement alors, mon garde le lâche; le chien n'a pas hésité une seconde; il a pris ma piste quelques minutes après, tout courant, il m'avait rejoint. Et ce que vous pensez de ça ?
 Je vois répondre :
 Je pense que vous avez rudement besoin de prendre un bain !...

Les montres et pendules « JUST »
 donnent l'heure « JUST »
 En vente chez les bons horlogers

« Ce-ci ne date pas d'hier; on la rappelait, vendredi soir, à la chasse de X... », tandis que les Nemrods cassent la croûte, assis au revers d'un talus, par un adouci soleil doré, déjà automnal.

Le distingué Georges M..., chasseur émérite et boutein inégalable, s'entend interpeller par un voisin, lequel lui vient de battre une pièce de betteraves.

« A quoi reconnaît-on l'âge des lièvres ?

M... ne bronche pas :

« Aux dents, comme les chevaux.

Non ! ?

« Si ! ! Tu as tué un lièvre tout à l'heure; tu le retirais, ce soir, quand chacun reprendra son gibier ? Le le reconnaîtrais entre vingt : un grand roux, avec des oreilles de baudet.

« Eh bien ! je t'expliquerai.

« Ce soir, un garde-chasse, complice, s'amène avec le diable de lièvre.

« C'est bien celui-là ?

« C'est lui.

« Eh bien ! ouvre-lui la bouche... là... comme ça...

« Ce que tu vois dedans ?

« Des dents.

« Et une langue ?

« Et une langue.

« Lève la langue.

« Le chasseur obéit et retire, éberlué, un papier plié en deux.

« Lis le papier.

« Le papier déplié et lit : *Je suis Herbert-le Roux, né le 15 mai 1920, lâchement assassiné le 4 septembre 1922 par un tel nom et l'adresse de l'assassin.*

« Tu vois ! ! dit G. M...

« L'autre n'insista pas.

« Et, après le dîner traditionnel, il offrit, de bonne grâce, du champagne...

Impressions des dépenses

« Les cartes de chasse sont si chères, pour en employer deux pour abattre une pièce de gibier ? » dit une Léga, une Diane ou une Eley, le lièvre ou le cerf tombent foudroyés.

« Les cartouches sont puissantes, mais sans danger, car elles subissent le contrôle du Banc d'Épreuves.

Que la mode passerait ?

« Dans le grand monde international, la Société des Nations fut très à la mode ces dernières années. Après la mort de Deauville, il était tout à fait élégant, pour une personne du monde, d'aller passer au moins une semaine à Genève. Cela vous donnait un petit brevet d'intellectualité et une générosité internationale qui était très bien portée.

Aussi la salle de la Réformation et les couloirs de tous les locaux de la S. D. N. étaient-ils encombrés de jolies femmes, quelquefois un peu mères, mais d'autant plus congrument ornées de colliers de perles.

C'est alors qu'on s'aperçut chez les grandes dames républicaines que ces palabres internationales étaient vraiment aussi ennuyeuses qu'un congrès juridique. Le fait est que, malgré la session « historique », les belles Egérie de la S. D. N. sont absentes ou ne font que passer.

Il est vrai que, depuis la gifflade du comte Bethlen, on se montre beaucoup plus difficile pour l'octroi des cartes. La semaine dernière, une charmante femme bien connue dans la société parisienne et internationale, en fit l'expérience à ses dépens. Malgré toutes ses prières, elle n'avait pu se procurer à temps la carte personnelle qui donne accès dans les tribunes. Elle en était désolée. Aussi s'en fut-elle raconter sa peine à un jeune diplomate sud-américain, qui, incapable de résister à tant de charme, lui remit sa carte à lui. Voilà donc la comtesse de... qui va prendre place sur les sièges réservés à la délégation. Malheureusement, elle était vraiment très bien mise et trop élégante pour passer inaperçue. En un instant, elle fut le point de mire de tous les regards, et un huissier se présenta pour la reconduire au secrétariat, où on procéda sans pitié à son expulsion solennelle, tandis que le jeune secrétaire était vertement tancé pour avoir prêté sa carte, contrairement au règlement.

Sir Eric Drummond a perdu, dans cette aventure, sa réputation de galanterie, mais il a été fort approuvé par le farouche M. Nansen, gardien scandinave du sérieux, de la décence et de la vertu.

« Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE »
 » DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles. »

Les deux favoris de tout étudiant

JIF
 WATERMAN

le porte-mine et le porte-plume de réputation mondiale et de fonctionnement parfait.

En vente : Pen-House, 51, boulevard Anspach.

ENTRE BOURSE ET GRAND HOTEL

Optimisme

« O vertu de l'éloquence ! On dit — et avec quelque raison — beaucoup de mal des orateurs. Ils nous ont si souvent déçu dans l'action ! N'empêche que l'art de parler demeure le premier des arts politiques. Il a suffi d'un beau discours de M. Briand pour que s'élève tout à coup un vent d'optimisme qui a balayé tous les miasmes qui traînaient dans l'atmosphère. Il ne faut plus parler à Genève des intrigues allemandes contre la Pologne; on ne veut plus y croire, ni des atteintes au traité de Versailles; fini le traité de Versailles. Nous entrons dans une ère nouvelle : collaboration anglo-franco-allemande, réconciliation des peuples. C'est pour la paix que mon marteau travaille, comme on dit dans la chanson de Boubouroche.

Faisons comme tout le monde : laissons-nous aller à l'optimisme. On peut se livrer, comme il arriva à Anatole France, à de belles considérations sur la vertu civilisatrice de la guerre; en vaticinant sur les hauteurs, on peut valablement prétendre que la guerre est une condition de la vie des peuples comme la lutte est une condition de la vie des individus. Mais ce sont là des considérations très inactuelles. En ce moment, notre vieux monde est encore tout malade de la secousse qu'il vient de subir, et

un impérieux besoin de paix. Il lui faut bien cinquante ans pour se reposer. Dans ces conditions, malgré toutes les causes de guerre qui subsistent après cette paix mal faite — et Dieu sait s'il y en a — ce sont probablement les optimistes qui ont raison. Les peuples se réconcilient parce que le plaisir de se haïr et de se porter des coups est vraiment trop coûteux.

UNITE HUMAINE, Fédération des nations où le Droit remplace le coup de force, ce n'est pas la suppression des patries, c'en est l'ennoblissement. C'est ça qu'a dit Destroyer's Raincoat Ltd, 56-58, Chaussée d'Ixelles; 24 à 30, Passage du Nord.

Géraniums et toutes plantes pour jardins

fenêtres, balcons et appartements. Demandez liste gratuite ou venez voir Eugène Draps, rue de l'Etoile, à Uccle. Tél. 406.52, 472.41 et 167.51; trams 50 et 58.

Eupen et Malmédy

Il résulte, sans aucun doute, des affirmations et des négations faites à propos d'Eupen et de Malmédy, que la rétrocession à l'Allemagne de la Belgique rédimée a été envisagée sérieusement. Il semble même bien que M. Jaspars s'est laissé emballer par son éloquence et que la discussion du problème a été renvoyée à des calendes ultragrecques. Ce qu'il y a de plus affligeant dans cette histoire, c'est que personne ne paraît avoir songé à ce que deviendraient, s'ils étaient rendus à l'Allemagne avec leurs territoires, les Eupénois et les Malmédiens qui acceptèrent avec enthousiasme le régime belge. En voilà qui seraient bien traités ! Ce serait une jolie saloperie — il n'y a pas d'autre mot — que de les abandonner à l'Allemagne. Eh ! oui, nous savons bien... on spécifierait dans le traité de rétrocession qu'ils ne peuvent être poursuivis ni punis et l'Allemagne promettrait. Nous savons tout cela, et nous savons aussi ce que cela vaudrait.

Les Etablissements de dégustation « SANDEMAN », en Belgique, sont fréquentés par tout fin connaisseur en vins de Porto.

Deux cents chiens toutes races

de garde, police, de chasse, etc., avec garanties, au SELECT-KENNEL, à Berchem-Bruxelles. Téléph. 60471
A la Succursale, 24a, rue Neuve, Bruxelles, tél. 100.70
Vente de chiens de luxe miniatures.

Mystification

M. Lemice-Terrieux n'est pas mort. Il vient de donner aux journaux bruxellois une preuve éclatante de sa vitalité. Se souvenant des photographies truquées dont s'amusa jadis Tout-Paris, il a envoyé à plusieurs de nos quotidiens une photo sur laquelle on voyait figurer, à côté de M. Raymond Poincaré, notre national Henri Carton de Wiart, bardé de décorations et redingoté comme un diplomate du Second Empire; devant Poincaré souriant, en costume de jardinier amateur, Carton de Wiart poitrinait... La légende expliquait que le ministre d'Etat belge, se rendant à Genève en Ford, s'était arrêté aux champs de bataille de Verdun, puis avait été reçu, dans la Meuse, par M. et Mme Poincaré, en leur propriété de Sampigny.

La Ford était risquée et aurait pu donner l'éveil...

N'empêche que le Soir publia photo et légende mière page.

Si on le blague de s'être laissé prendre à l'inventif Lemice-Terrieux, notre excellent confrère pourra répondre, avec le sourire, que, quand on reçoit autocommunications inédites et de documentations sensationnelles que lui en envoient ses correspondants spirituels on est dans l'impossibilité matérielle de les contester la minute impérieuse du tirage...

TAVERNE ROYALE
Téléph.: 276
Traiteur Plats sur commande
Foie gras Feyel de Strasbourg
Thé — Caviar — Terrine de Bruxelles
Vins — Porto — Champagne

Un bon conseil, Mesdames

Employez les fards et poudres de LASEGUE, PA

Encore le pain gris

Il est probable qu'au moment où ces lignes paraissent le pain gris aura vécu. On sait qu'il s'était heurté tout à une vive résistance parmi les mineurs du Borinage et il y avait, nous l'avons dit déjà, une part de pénétration d'auto-suggestion dans leur hostilité. Ils mangeaient avec leurs yeux qu'avec autre chose, même dans les bres de la mine. Mais il faut reconnaître que leur sion s'exprimait parfois dans un langage savoureux toresque, imagé à souhait.

— Mi, disait un mineur de La Bouverie à un géographe coopérative en parlant du pain gris, dje n'sais ni ger. Il y a pou croire que d'favoile cune esquelle passe in boudegeon au caup. (On dirait que j'avais échelle et qu'il ne passe qu'un échelon à la fois.)

Les services de PRISES et REMISES A DOMICILE

Compagnie ARDENNAISE

sont les mieux organisés et les moins coûteux.
Téléphonez-lui au 649.80 (10 lignes) pour toutes vos expéditions

L'hiver approche

La carrosserie de votre voiture va subir de nombreuses épreuves. Faites-la simonizer de suite, afin qu'elle souffre pas trop.

Station de Simonization, 127, rue de l'Arbre à Bruzelles. — Tél. 344.78.

Branquart et le Prince

Notre ami Branquart, recevant le prince Charles sa qualité de maître de Braine-le-Comte, à l'occasion d'une lutte au jeu de balle, a fait tout ce qu'il a pu rester toujours protocolaire, mais, par moments, un peu plus et tenir, il s'abandonna à son tempérament de rondeur et de bonhomie.

En présence du prince, à l'issue de la chasse sportive, il prononça à l'hôtel de ville un discours félicitant vainqueurs et vaincus, priant son jeune auguste invité de remettre aux premiers les médailles. Il ne restait plus sur la table qu'une bouteille de champagne non débouchée. « Enfin, dit Branquart,

comme nous sommes de bons garçons, nous avons pensé vaincus, à la partie de Soignies. Une âme généreuse et trouvée pour offrir cette bouteille de champagne aux joueurs de Soignies. Nous espérons que M. le juge de paix de Soignies, président de la société voudra bien remettre cette bouteille, et qu'il ne la boira pas à tout seul, d'ici-là. »

Le prince hésita un instant avant de remettre la bouteille au jeune et sympathique magistrat sonégien...

pus ne vous la faisons pas à l'oseille

us voulons tout simplement faire votre affaire avec un steiner. Pfister Brux.

louterie postale

Un de nos amis bruxellois, qui s'était trouvé à Paris, de l'Exposition des Arts décoratifs, avait conservé quelques-uns des timbres français qui furent émis à l'occasion de cette exposition.

S'étant rendu, il y a quelques mois, en France, il afficha, avec les dits timbres, la correspondance qu'il envoyait en Belgique : les destinataires se virent réclamer, par la poste, le double du port de chaque lettre, soit 1 fr. 50 (le port d'une lettre expédiée de France en Belgique était, à cette époque, de 1 fr. 25).

Notre ami la trouva roide. Nous aussi. Il avait toujours supposé qu'un timbre conserve sa valeur d'affranchissement. Il paraît qu'il n'en est rien.

C'est une simple malhonnêteté de la part de l'Etat, qui-ci a perçu : 1° 1 fr. 25 en timbres Exposition des A. D., payés aux guichets de ses bureaux de postes ; 2° 1 fr. 50 payés par le destinataire au facteur ; en tout, 2 fr. 75, pour le transport et la délivrance d'une lettre !

Faisons une économie d'adjectifs exclamatifs et disons simplement : Avis à ceux de nos lecteurs qui auraient conservé des timbres... périmés sans avoir jamais servi !

dans un livre très curieux qui a paru cette semaine, *Le Théâtre de la Monnaie (1856-1926)*, l'auteur, M. Arthur de Gers, détaille — et c'est, croyons-nous, la première fois — les subventions accordées au « Grand Théâtre ». Voici les trois postes essentiels :

La Ville de Bruxelles	fr. 450,000
L'Etat	150,000
La Liste civile	104,000

Et il n'a jamais été question, quoi qu'en pense M. Clément Vautel, de supprimer ces subventions-là !

M. E. Goddefroy, détective

Bureaux : 44, rue Vanden Bogaerde, Bruxelles-Maritime
Téléphone 605.78

Musique céleste

Il s'agit du chant des cloches.

L'autre dimanche, à Nivelles, le carillon restauré fut inauguré par le maître Jef Denyn. Le lendemain, son confrère et ami, Fernand Redouté, carillonneur de Mons, prenait le clavier et répandait à son tour sur la jolie cité les sonorités harmonieuses de l'airain.

Ces concerts sérieux se donneront régulièrement ; sainte Gertrude doit s'estimer aussi honorée que sainte Cécile. Quant aux Nivellois, ils sont heureux, car, à présent, toutes leurs fêtes sont fêtes carillonnées.

AU ROY D'ESPAGNE

(Petit Sablon) *Taverne-restaurant de premier choix.*
Le rendez-vous des gourmets et des prix très abordables.

Les braves gens

Ce trait fait courir un petit frisson d'émotion et de sympathie. Il est tout simple, il est touchant. Un grand écrivain, journaliste d'ailleurs, perdait la vue ; il s'enfonçait de plus en plus dans le suprême brouillard ; cependant, il persistait à exercer sa profession. L'homme, comme on sait, est un animal qui s'adapte avec une facilité étrange aux conditions nouvelles de l'existence. Le grand écrivain pouvait écrire ses chroniques ; mais il ne voyait plus ce qu'il écrivait. Il avait acquis les gestes mécaniques, une espèce de tact de la main et du porte-plume qui lui permettait, sans voir, de couvrir régulièrement ses feuilles de sa belle écriture de toujours. Ce jour-là, il écrivit donc sa chronique. Mais, hélas ! il n'y avait pas d'encre dans son porte-plume-réservoir. Il écrivit, il écrivit, et rien n'était sur le papier. On porta à l'atelier ces feuilles blanches et les typos furent étonnés ; ils furent aussi émus, parce qu'ils avaient compris la mésaventure. Leur délicatesse s'interdit d'envoyer le chef d'atelier dire au maître qu'il n'avait rien remis qu'un illusoire papier. Ils firent mieux. Ils regardèrent de près, de très près, ce manuscrit si peu manuscrit, et s'aperçurent que la plume sans encre avait laissé des traces légèrement gravées. Ils s'y appliquèrent tous. Ce fut une besogne longue et délicate ; mais enfin, ils reconstituèrent, ou à peu près, les phrases et la pensée, l'article du grand écrivain. Ils le composèrent, l'article parut, et le grand écrivain ne sut jamais ce qui s'était passé.

N'est-ce pas que ce trait est touchant, raffermir les liens qu'il y a entre la rédaction et l'atelier et fait-tout naturellement pousser l'exclamation : « Ah ! les braves gens ! »



LE SIGNE DE QUALITÉ

tre auto peinte à la Nitro-Cellulose

par la Carrosserie
ALBERT D'ETEREN, RUE BECKERS, 48-54

randra ni la boue, ni le goudron, sera d'un entretien et d'un brillant durable.

subventions théâtrales

1. Clément Vautel n'aime pas que les pouvoirs publics aient des subsides aux théâtres. Et il écrit dans le journal du 7 septembre :

est à remarquer que le gouvernement belge, se cuirassant triple strain, a supprimé toutes les subventions théâtrales, artistiques et littéraires. Le théâtre de la Monnaie ne reçoit plus un sou : un tel nom oblige à certains devoirs quand il est du royaume du franc.

serait difficile de choisir un plus mauvais exemple, commettre une erreur plus complète. Précisément,

Les sous-préfets en scène

Nous ne savons ce que la suppression des sous-préfets peut produire d'économies au point de vue administratif, mais c'est un sale coup pour l'industrie dramatique française. Gageons que Poincaré n'y a pas songé.

Que de comédies de salon, de saynettes de paravent où intervenait ce semillant fonctionnaire ! Le rôle était toujours sympathique et tentant pour les jeunes premiers amateurs et aussi pour les professionnels. Vous souvient-il du sous-préfet du *Monde où l'on s'ennuie* et aussi du *Sous-préfet aux champs*, d'Alphonse Daudet ?

Mais la mode, même jolie, passe, hé ! Le sous-préfet avait vu son rôle scénique usurpé déjà par l'ingénieur. Philippe Derblay, maître de forges, était devenu un peu le maître de la scène, et demain, l'ingénieur sera évidemment remplacé par l'ajusteur, dont Victor Rocher, dans les *Nouveaux Messieurs*, rendait les amours si touchantes.

Mais le siècle marche, la démocratie aussi. Sein du jeune gentilhomme pauvre aujourd'hui, dans le répertoire à succès : grands amoureux ajusteurs sont demandés. Mais donnons un souvenir ému aux sous-préfets de théâtre, qui étaient tout de même bien gentils !

Zeebrugge. -- Palace Hôtel

Ouvert toute l'année. — Concess. : Georges De Veylder. Offre GRATUITEMENT à sa clientèle l'accès de sa chasse privée (100 ha) et le service de ses gardes particuliers.

PÊCHE Le summum du confort moderne.
Chauffage central.

Rastreins

Dans la *Gazette*, Léopold Courouble a publié une nouvelle, ingénieusement et alertement écrite, qui est de la meilleure veine de l'Historiographie des Kakebrook et des Plathrood. Dans l'une des dernières tranches de cette histoire (car la *Gazette* a malheureusement dû la débiter en tranches), Courouble écrit :

« Le préau vitré qui, en cas de pluie, nous servait de refuge pendant les récréations, était recouvert d'une toiture de zinc surmontée d'un acrotère en forme de croissant aux cornes relevées et très aiguës. Or, à l'automne, saison des marrons d'Inde, cette faucille devenait une cible aux plus habiles de nos ballistes qui s'efforçaient de lancer le marron en hauteur, en chandelle, comme nous disions, de telle sorte qu'en retombant du ciel, il coiffât l'une ou l'autre des pointes de ce morceau de lune.

« Entrepris insensée, ridicule que personne, pas même le hasard, n'avait jamais réussie.

« Roberts s'amusa de ces vaines tentatives où son « bambou » naissant trouvait déjà l'occasion de se manifester, au vil agacement des champions malheureux. Et voilà qu'un beau jour, on le défia de justifier ses innocentes railleries.

« Il hésita une seconde puis, ramassant deux marrons encore enfermés dans leur bourse, il supputa, calcula la distance dans l'espace et l'angle idéal que ses roquettes y devaient tracer, car il avait déjà l'œil, la vocation du géomètre.

« Soudain, il prend la pose olympique et, coup sur coup, lance les deux marrons qui, arrivés au bout de leur course légèrement oblique, s'arrêtent et puis retombent en fil à plomb pour venir s'emparer, aux deux tiers de la chute, sur les piques du croissant.

« Miracle inouï ! Ce fut une émeute d'enthousiasme à laquelle le pion lui-même ne dédaigna pas de participer.

Roberts fut acclamé, porté en triomphe et l'on comprit qu'un tel exploit consacra sa jeune popularité, la passa notre cour pour se répandre jusque parmi « gignus » des classes supérieures. Peut-être, l'illu Maurice Donnay — notre aîné dans ce même lycée Vanves, dont l'habit vert ne perceait pas encore sous la forme de caporal — se souvient-il toujours du haut de l'Américain. »

Chiche ! Nous en appelons au souvenir de Maurice Donnay ! Qu'il parle !

Automobiles Voisin

33, rue des Deux-Eglises, Bruxelles

Sa 18/30 quatre cylindres ;

Sa 10/12 quatre cylindres ;

Sa 14/16 six cylindres.

Trois merveilles du sans-souppes.

Bonne humeur française

A Paris, sur un boulevard, un mutilé de la guerre traînait sur un tricycle. Devant lui, un étalage minuscule offrait au public un choix de menus articles de toilette : boutons, lacets, savon, etc. Et, de chaque côté du cycle, on pouvait lire, sur une toile : *Le plus grand gasin du monde*. Derrière, cet avis tracé au cirage sur bout de calicot : *Ne pas confondre avec les Galeries Lafayette*.

Vous seriez-vous dispensé de sourire et de faire la grimace à ce brave homme ?

Ses bruts 1911-14-20

CHAMPAGNE

GIESLE

LA GRANDE MARQUE qui ne change pas de qual.
A.-G. Jean Godichal, 228, ch. Fleurbaert, Brux. Tél. 47

IRIS à raviver. — 50 teintes à la main

Plus blanche que la blanche hermine

La *Gazette* écrivait récemment :

Serait-ce l'esprit nouveau qui anime depuis quelque temps le Barreau?... On fait grand bruit, dans les coulisses basoche, de sentences qu'à rendues récemment le Conseil de l'Ordre à propos de certains avocats qui dirigent des revues d'art et de littérature. Le Conseil de l'Ordre, ayant eu connaissance de ces revues étaient lues et avaient du succès, en ce qu'elles gagnaient de l'argent, ce qui est tout à fait contraire, la littérature en Belgique n'ayant procuré jamais à qui en font que la misère. Or, gagner de l'argent est, par le barreau, contraire à toutes les traditions...

Ces traditions exigent une totale pureté... Entendons-nous. Il ne s'agit pas de la blancheur des lys. Par pureté, il entend une absence complète d'esprit de lucre. Gagner de l'argent, c'est faire preuve de cet esprit-là, — à défaut tout autre. C'est ce que réprouve absolument le Conseil de l'Ordre. Il admet que des avocats soient administrateurs de sociétés et liquidateurs de faillites, qu'ils défendent les intérêts de riches sociétés, qu'ils plaident pour des assassins, de leurs, des traitres et des fripouilles; tout cela, les avocats, comme on sait, avec le plus complet désintéressement sans le moindre souci de récolter quelque bénéfice, et même pour l'honneur. Ce sont tous, d'ailleurs, des gentlemen, que révolterait l'idée de monnayer leur science et leur dévouement. Le Conseil de l'Ordre en est convaincu; il a donc de mettre lui-même en pratique ces excellents principes de conduite... Mais consacrer une partie de son temps à des menus faits de la vie mondaine, aux choses de la musique

arts, voire de la politique, et y intéresser le public, voilà, aux yeux des Vestales du Conseil de l'Ordre, est de jeter sur la pureté professionnelle, un honteux dis-

crédit. De notre part, nous avons déjà exprimé une opinion, que les avocats devraient bien ne pas s'occuper de leur profession les oblige à changer d'avis cent sous, cent sous papier ou cent sous or. Ils sont dans cet état d'esprit dans la politique et dans la gestion de leurs mandats, d'où tant de malheurs publics. Les avocats plaident, — admettons qu'ils plaident dans une façon désintéressée — mais le résultat est que ce sont les avocats qui nous ont menés là où nous sommes. Hélas ! une belle profession qui se discrédite plus en plus n'arrivera pas à se réhabiliter dans l'opinion publique, en proclamant qu'elle est blanche, blanche, que son cœur est pur et que son escarcelle est désintéressée.

JESS & Co pour VCS CADEAUX
RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES, 66 -

Le curé anticlérical

Le curé de M... est un grand ami du vélo. Aussi, le dimanche, il pédale sur toutes les routes des environs.

Un jour, comme il passait un jour à G..., le bas de sa soutane se défit entre la chaîne et le rochet. Voilà le brave curé embarrassé. Impossible de se dégager lui-même !

Un paysan se présente pour l'aider, mais ne réussit pas à le faire pincer le doigt.

Nom de Dieu ! dit-il furieux.

Mon ami, ce n'est pas bien, ce que vous dites là, dit le curé ; il faut dire : Dieu nous aide !

Le paysan se redresse :

Ben qu'i t'aide, ti, vass ti fé a-tédji !

LA REVUE DU CASINO

DE L'ART ET DE L'ESPRIT

PARISYS

la célèbre fantaisiste parisienne.

HANK THE MULE

le désopilant comique américain.

SUNSHINE

la plus jeune danseuse de Charleston du monde.

ABISON SISTERS

les merveilleuses danseuses anglaises.

UN SPECTACLE UNIQUE!

SCÈNES NOUVELLES!

UNE EXCELLENTE SOIRÉE!

PORTE DE NAMUR

Téléphone : 171.22

Néologisme

La famille X... possède une installation de T. S. F., tout à fait « dernier cri ». Dernièrement, on donna une soirée pour les amis et connaissances. Naturellement, une audition de T. S. F. s'imposait au programme. Celle-ci avait été annoncée *in fine* sur les invitations, et dans les termes suivants :

On sans filera.

Personne ne manqua à l'appel, et, parmi l'honorable assemblée, figurait un marguillier ingénu, lecteur de *Pourquoi Pas ?*

Les vins Sandeman préférés des gourmets

Les termes rares

Il y avait au restaurant... — après tout, précisons : c'était à la *Taverne Royale* — un banquet semi-officiel présidé par le docteur Nolf lui-même, qui porte encore autour du front, à peine effacée, l'aureole ministérielle des Sciences et des Arts. Les éminents personnages, groupés autour de la table, déchiffraient le menu qui était prometteur, et, entretemps, passaient leurs langues sur leurs notoires babines. Quelqu'un lut à mi-voix : « Darné de saumon ».

Le président Nolf entendit, et, soucieux de s'instruire, et en homme qui fut chargé de déverser l'instruction sur un pays, il demanda :

— Darné ?... Qu'est-ce que c'est que cela, darné ?

Il avisa le maître d'hôtel :

— Qu'est-ce donc qu'une darné ?

Le maître d'hôtel, esquissant un salut, lui dit :

— Monsieur le Ministre, darné, c'est l'expression couramment employée par rapport au saumon. On dit : tronçon d'anguille, filet de sole, darné de saumon...

Admirons ici, entre parenthèses, la spécialisation des termes culinaires : c'est vraiment digne d'intérêt.

Une compétence, pourtant, disait : « Oui, tronçon, nous comprenons ; filet aussi ; mais darné ?... »

Le docteur Nolf interrogea :

— Dites-moi, maître d'hôtel, n'avez-vous pas ici un Dictionnaire Larousse ?

Et le maître d'hôtel répondit avec un sourire :

— Hélas ! Monsieur le Ministre, nous en avons un. On est venu nous le demander un jour de la part du ministère des Sciences et des Arts ; nous l'avons prêté, et on ne nous l'a jamais rendu...

Th. PHILIPS

CARROSSERIE
D'AUTOMOBILE
DE LUXE !!!

123, rue Sans-Souci, Bruxelles. — Tél. : 338.07

Histoire anecdotique

Aux temps léopoldiens, les fabricants d'anecdotes s'en donnaient à cœur joie. Le roi à la barbe fleurie s'en souciait assez peu. Et puis, ils se détournèrent de la Belgique et de sa famille royale. Un nimbe de respectabilité auréolait la dôme de Laeken. Rien à dire, ou presque, contre un auguste ménage qui, d'ailleurs, a eu, pendant les quatre années sanglantes, le respect universel. Mais il y a des jeunes gens, maintenant, au palais. Belle occa-

sion d'inventer des aventures variées. Celle-ci, que raconte un journal algérien, peut donner à nos lecteurs une idée des facultés imaginatives du journal nord-africain.

Voici ce que raconte *L'Algérie* du 1er septembre 1926 :

« Ce n'est pas que le roi Albert, le plus constitutionnel des monarques, rêvât de franchir aucun Rubicon. Mais, lorsqu'il sut que le vote était acquis, il frappa du poing sur la table et s'écria :

» — Maintenant, c'est sûr, nous la garderons !

» — Qui cela ? demanda la reine Elisabeth.

» — Mais Célestine, répondit le monarque.

» Et la Reine, ayant compris, s'associa à la satisfaction de son auguste époux.

« C'est que le prince Charles, le deuxième fils de Leurs Majestés brabançonnes, avait des habitudes de noctambulisme qui décourageait la femme de chambre attachée à sa personne. La pauvre Célestine, tenue d'attendre Son Altesse Royale jusqu'au petit matin dans l'antichambre, avait offert sa démission, au grand chagrin du Roi et de la Reine, fort satisfaits de ses services. Les pleins pouvoirs, c'était la fermeture des boîtes de nuit à une heure du matin ; c'était la rentrée assurée du prince à une heure raisonnable ; c'était le repos assuré de la brave Célestine, qui n'aurait plus aucune raison de rendre son tablier. »

CHAMPAGNE BOLLINGER

Ortograf fonétique

Un de nos lecteurs a retrouvé, oubliée dans un vieux meuble relégué au grenier, une épître digne d'emporter la palme dans un concours d'« ortograf fonétique » !

Que les lecteurs du *Pourquoi Pas ?* savourent la cocasserie de cette missive ingnue !

Cher Oumie,

Je te cris pour te dire que le ceche saint Joseph a étai si bien Dimanche on a commencer ver 7 heures tout les membres de la coziètes on chanté des si belle chanson pour comencer alors on a comencer la premiere piece le gros bounaume et seiait auguste qui été le gros bounaume et le grand josph et Constant qui été les deux domestique il voulait servir auguste aux plus mieux pour avoir sa fille tu connai sans doute bien sète piece la elle ait fors belle et pieus ses trois la ses déjà trois comique et alors il on joué une pantomime de muets leurs 7 seiait si amusant aussi, car j'ai bien penser à toi josph qui accompagne avec son armonione et Monsieur le curé qui avait doné son graffone si faudra lepliquer tout je me saurai je tepliquera le reste cant tu reviendra et pour finir le concer Monsieur M... a présanté un baux cadeau à M le curé au mon de la coziète il ni avait pas beaucoup de jeune fille elle ete allec toute au bal cher ... j'i a été un peus en resasant seiait come une pite fête tellement quille y avait du monde donc cher amie au grand plaisir de vous revoir.

Sonora

La meilleure machine parlante du monde
SALONS D'EXPOSITION: 14, rue d'Arenberg. Tél. 192.51

Le passage des Anges

C'est le titre d'un roman de Jean-Odilon Perjeune et charmant poète à qui nous consacrons notre première page. C'est son premier roman. Est-ce un roman ? Evidemment, cela n'a rien à voir avec *Madeleine* ! Mais, chez les riches ni avec le *Vicomte de Bragelonne* ! C'est un roman tout de même. *Candida* est bien un roman. Mettons que ce soit, si vous voulez, un conte philosophique. On pourrait, en effet, tirer beaucoup de symboles de philosophie de cette histoire d'une descente aux anges parmi les hommes, dans une ville qui ressemble beaucoup à un Bruxelles idéalisé et un peu cubiste.

A la vérité, il serait assez difficile de formuler un aphorisme ces leçons de philosophie-là : la jeunesse d'aujourd'hui ne s'embarrasse pas beaucoup de symboles, mais le tout, c'est que la jolie et spirituelle poète que M. Odilon-Jean Périar raconte sur un ton fait penser à celui de Laforgue, nous permette de recueillir toutes sortes de pensées subtiles et délicates dans une gentille atmosphère d'élégance et d'ironie. Il n'y a pas de poètes qui aient de l'esprit de cette façon-là.

Fable express

Des vacances voici donc l'ère :
La buvette est sans petit verre,
Le grand hémicycle est sans voix
Et le vent souffle sous les toits.

Moralité :

La Chambre aère.

UN AIR EMBAUME
Dernière Création
RIGAUD, 16, Rue de la Paix, PARIS

Les mots d'enfants

La grande sœur a appelé son petit frère : « Petit paud ! ». Le même, qui culivie déjà les à-peu près calembour — à 6 ans ! — lui répond du tac au tac :
— Tais-toi, grande crapule !...

Simple comparaison

Il me souvient qu'un jour, notre bon Ambreville, dans une revue — Scala ou Vaudeville, — Scène du Banquet des Maires, clama ceci :
De son ton zwanzeur. « Quand est-ce qu'on bouffe ?
Tous nous avions autant faim qu'envie de rire,
Car son vaste bedon ne pouvait le dédire.
Sir Leader vient de se révéler champion
De la gourmandise au beau pays d'Albion.
A lui seul il pourra remplacer tous les maires,
Grâce à son estomac qui sort de l'ordinaire.
Il a pu, sans boire, ni prendre de repos,
Bouloiter vingt-quatre œufs, plus jambon : deux
Voracité, tu as ton champion du monde,
Qui pèse cent quatre-vingt kilos, quelle bonde !

Depuis Ambreville, les temps ont bien changé, Il allait à pattes et se trouvait... dégaé. Tandis que le ventru Leader, pour qu'il distille, Doit bouffer beaucoup d'air avec l'automobile !!!
« Auburn », c'est toi qu'il a choisie ;
Tu es son cœur, tu es sa vie !

« Buse » de René Branquart

vez-vous vu René Branquart portraituré dans les
diens illustrés aux côtés du Prince Charles. Tudieu !
est beau, avantageux, majestueux, le sourire aux
es, l'écharpe tricolore sur la hanche, l'habit moulant
nature michel-angeesque et, collé à la cuisse gauche,
mit-reillets, étincillant, tout neuf.

fait bigrement plaisir de retrouver ainsi requinqué
rave et joyeux docteur brainois, dont l'élégance vesti-
tative n'est pas précisément le souci principal.

mais il y a ce chapeau haut de forme, cette « buse »
nous chiffonne. Pourquoi la tient-il à la main, alors
sur son crâne passablement déplumé perle la sueur
de la « Bourguignon il tape dur », comme on le dit
Picardie.

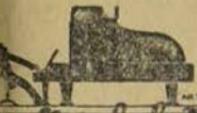
« oui ! pourquoi ? Certainement pas par obséquiosité
protocole courtoisanesques. Ce serait ne pas connaître
député-maieur. Et puis, son hôte princier n'eût pas
ré cette provocation à l'insolation. L'explication est
le autre et pourrait se résumer par la formule de publi-
pharmaceutique : Ceci est la conséquence d'un vœu.

à effet, il y a quelque trente ans, au cours d'un péle-
ge nocturne dans les brasseries du quartier de la
erie, Branquart, alors étudiant, échoua avec ses cois
inséparables, Léon Meysmans et Frans Fischer, dans
« caberdouche » fréquenté par les cochers de place.

és de nombreuses invocations à Gambrius, l'un de
compagnons subtilisa la casquette d'étudiant du futur
pocrate et celui-ci dut rentrer à Braine-le-Comte, aux
tes heures, à la ferme où l'attendait son brave homme
père. Il avait pour toute coiffure le chapeau haut de
ne, en cuir bouilli dont nos derniers cochers se cou-
ent encore le chef. Furieux, Branquart jura de ne jamais
ner sa tête par une coiffure aussi inesthétique que
« buse » et il pronça ce serment par un pari dont un
bre considérable de demi-bocks constituaient le gage.

«-il trahi son serment ? Ou bien, cédant au protocole,
-il gardé à moitié en tenant son chapeau à la main
bien de se le visser sur le crâne ? C'est aux parieurs
ressés à juger. Pour ma part, je couperais le poire en
x et je remplacerais les demis par des « streeps ».

«-il trahi son serment ? Ou bien, cédant au protocole,
-il gardé à moitié en tenant son chapeau à la main
bien de se le visser sur le crâne ? C'est aux parieurs
ressés à juger. Pour ma part, je couperais le poire en
x et je remplacerais les demis par des « streeps ».



PIANOS
AUTO-PIANOS
ACCORD · REPARATION ·

Michel Mathys

Rue de Passart, Téléphone 153 92 - Bruxelles

peu près

ne brave dame, Flamande, possédant un plus gros
age de revenus que d'instruction, est en visite chez
e amie, qui lui parle d'un certain M. D...

« Oh ! il fait bien des embarras, je trouve ! Il ne sort
tant pas de la cuisse de Jupiter... »

« La dame n'a pas très bien compris la phrase ; mais
l'a retenue... Du moins, elle le croit.

« A quelque temps de là, chez une autre amie, elle s'em-
esse d'amener la conversation sur le M. D... en ques-
ion et dit :

« Oh ! je sais bien qu'il n'est pas sorti de la chemise
de vieux Piter... »

« ? ? ?... »
« De la chemise ou du pantalon, enfin, je sais pas,
est Mme X... qui dit toujours ça... »

Annonces et enseignes lumineuses

A la vitrine d'un magasin de cigares du boulevard du
Nord :

CIGARES ABELARD

Ce sont des cigares qui ne doivent pas s'allumer faci-
lement...

???

A Evian-les-Bains, à la devanture d'une modiste :

Ici on vous exécute toutes les commandes à l'entrée de tête
de la cliente.

???

Au bureau de poste, à côté du guichet — toujours en-
combré — où un employé grognon débite les timbres
poste :

On est prié de prendre la queue à droite.

???

A côté du nom de Mlle X..., infirmière :

Pour la nuit, monter directement au second,
porte à droite au fond du couloir.

Tout ceci certifié exact.

???

Tout arrive. Jésus fut charpentier ; ses prêtres sont
chiffonniers. Voden en beenen !!

« L'Œuvre des chiffonniers du Bon Dieu cherche à Bru-
xelles ou environs immédiats, appartement de trois ou
quatre places pour loger employé avec famille (trois per-
sonnes). Elle désire également petit garage et petit ma-
gasin de passage pour remiser les cois destinés aux Mis-
sions. Faire offres et conditions au directeur, M. l'abbé
Jules, petit Chiffonnier du Bon Dieu, à Namur. »

Les temps sont durs ! Va-t-on remplacer le pagne des
nègres par un chiffon de panier ?...

???

Scierie Electrique
JULES BRIDOUX-DELVENNE
Gare de Noirfontaine

A V I S

M. JULES BRIDOUX-DELVENNE

à Noirfontaine, informe le public que le sciage de la clientèle
se fera le vendredi et le samedi de chaque semaine.

Cela est inquiétant. Le roi Manasses a fait scier un pro-
phète, — Isaïe, si nos souvenirs sont exacts ; — entre
deux planches. De notre temps, il l'aurait expédié à la
gare de Noirfontaine, à la scierie électrique de M. Jules
Bridoux-Delvenne.

???

Katholieke Werkmansing

Audenarde

GRÖOTE MOSTAERTAVOND

Op Dinsdag 7 September

Mais voici l'explication :

De gekende Gentsche Kluchtzanger

TRIPHON MOSTAERT

zal optreden met een puik en gansch nieuw repertorium
S'appeler Triphon, c'est joli ! Mostaert, c'est encore
mieux...



Bouillon OXO
La boisson idéale
du yachtman.

ANSALDO

4 et 6 CYLINDRES 2 LITRES
IMBATTABLES EN COTES

Entretien gratuit pendant un an
 65-71, rue d'Osende, BRUXELLES. — Téléphone : 62.34

Film parlementaire

L'optimisme de M. Francqui, la façon décidée avec laquelle il a tenu à affirmer, devant la presse quotidienne, que le plus gros de la besogne était accompli, ont permis de conclure que la stabilisation était en vue.

Est-ce bien vrai, est-ce bien souhaitable ? Ne conviendrait-il pas d'attendre que la France ait réglé la question des dettes interalliées ? A-t-on prévu tout le mécanisme d'interventions pour traverser la passe économique dangereuse ? Ne ruinerait-on pas trop de gens en stabilisant trop haut ? Autant de problèmes où mon pauvre entendement de vieux serviteur de l'Etat ne se retrouve pas.

Laissons trancher la chose par les fameuses compétences financières, qui sont multiples, innombrables, et, pour le surplus, publiques et contradictoires, comme les meetings.

Du point de vue parlementaire, le langage du dictateur financier paraît plus inquiétant. Songe-t-il déjà à s'en aller, en abandonnant le contrôle de nos finances et le redressement final aux cogitations de ces commissions sans responsabilité et sans poigne qui ressemblent étonnamment au fameux « Bureau des Réveries », qui fonctionna en France, après la banqueroute endémique provoquée par Law ?

On sait que M. Francqui n'est pas homme à jeter le manche après la cognée et que s'il quitte un jour le ministère ou, depuis le premier jour, il brûle d'envie de ne pas rester, c'est qu'il jugera sa tâche achevée et bien terminée.

Mais alors, la politique, cette vilaine gâcheuse des bons moments, ne va-t-elle pas compliquer la situation, un peu éclaircie, par le désarroi d'une nouvelle crise ?

Si M. Francqui s'en va — que ce soit dans un mois ou dans un an — M. Houtart, qui est, lui aussi, banquier, bien plus que parlementaire, voudra retourner ses grosses affaires.

On en profitera pour satisfaire les démocrates-chrétiens qui grognent dans un coin, en attribuant un portefeuille à Cyrano van Overbergh, qui l'attend depuis trente ans, ou à M. Heyman, qui se le voit soulever tous les six mois.

La représentation libérale est par trop dérisoire. Pour les besoins de l'arithmétique proportionnelle, M. Francqui était compté comme libéral parce que, comme Mimi de la Vie de Bohême, « il va peu à la messe ».

On va la renforcer d'une unité. D'aucuns avaient songé à M. Pécher pour le Ministère du Travail et de la Prévoyance sociale, mais à cette seule idée le joyeux M. Wauters fronça la broussaille olympienne de ses sourcils. Et M. Jaspas redouta l'orage, pour ses nerfs. C'est pourquoi la convalescence bienheureuse de M. Franck, qui fait plaisir à tout le monde à la convalescence, bien entendu, permet à l'ancien et futur ministre des Colonies de revenir à la vie active, avec le sourire.

Et tout le monde sera content : M. Francqui d'être sorti de la galerie, M. Jaspas d'être resté le grand homme du grand Ministère du Salut du Franc et M. Vandervelde de tenir enfin le gouvernement qu'il souhaitait après sa vic-

toire du 15 avril : le ministère de la démocratie tite.

Diable ! me voilà aussi dans le bleu de l'optimisme. C'est la faute à Francqui. Le cordial un peu corsé de « Tout va bien » m'est monté à la tête. Et puis, ce quin de soleil de septembre est si caressant, vu d'ici le Parc est paré de telles grâces. Et les petites dactylos sortent des ministères voisins sont si affriolantes...

???

C'est M. de Brouckère qui, au nom de la Belgique, signé à Genève le protocole qui ratifie les accords techniques que l'on dit de Locarno.

Il a fait du chemin, l'étudiant austère, au maïtolstoïen, qu'il y a trente ans les braves jurés bourguignons du Brabant firent condamner à six mois de prison, comme ennemi de la Société, pour délit d'antimilitarisme.

Il est vrai que son paraphe voisin sur le traité de celui de M. Briand, qui débuta dans la Grève Générale et que si, par hasard, Mussolini s'était dérangé pour assister à la palabre pacifique, M. de Brouckère aurait rappelé à cet ancien copain du Peuple les articles du futur Duce, alors à l'extrême-gauche du socialisme, concernant l'emploi de la bombe contre les dictateurs.

Il faut bien que rougeole se passe.

Mais chez M. de Brouckère, elle n'a pas déteint, elle est devenue écarlate bon teint, garantie par tous les articles de la doctrine et de la théorie pures.

M. de Brouckère est devenu et resté le doctrinaire théorique attiré du parti et cela lui vaut, dans le monde intellectuel, une considération et un prestige tels que moustiquaires du Pourquoi Pas ? eux-mêmes n'y ont résisté. Et que celui d'entre eux qui devait, pour le Panthéon national, tracer sa biographie trempa l'aiguillon dans la guimauve et lui consacra un petit livre aux pommes que nos petits-enfants retrouveront un jour dans les anthologies socialistes.

Mais c'est précisément ce bagage de hautes valeurs intellectuelles et morales qui a gêné M. de Brouckère dans sa marche vers le pouvoir. Ou M. Vandervelde, soupçonné, à passé, M. de Brouckère, la conscience déchirée par des scrupules de doctrine, se serait arrêté tout court.

Alors, on a préféré en faire un grand homme à l'étranger, tout comme on le fit jadis pour M. Boern qui, pendant vingt ans, représenta la Belgique à toutes les conférences internationales, alors qu'il était devenu impossible comme ministre.

M. Paul Hymans était en passe de tenir le même rôle évidemment refusant, quand l'offensive contre le belge le rappela sur le front belge. Et c'est le sort qui alla à M. Jaspas et qui promènera son orgueil — doré sur la chaise — à travers l'Europe.

Pour être lointain, c'est de la gloire quand même, la gloire pour exportation, qui ne porte ombre à personne. Elle précède la statue. Pour M. de Brouckère, sera un peu difficile, un de ses ancêtres encombrant à la grande voirie. Mais comme il a, lui, supplanté à Genève, un autre pacifiste plus naïveux, M. Lafontaine, a déjà trouvé moyen de les satisfaire tous les deux.

N'avons-nous pas la fontaine de Brouckère ? Parfaitement, Madame.

L'Huissier de Sella.



Le tour du monde en 80 jours

Sur la route de Genève

VENDREDI 9 SEPTEMBRE. — Avertie qu'on la recevait à la gare, par un télégramme fort cordial du secrétaire de la Société des Nations, l'Allemagne remercie du télégramme, mais ne remercie pas — pas encore, voulons-nous croire — de l'accueil qu'on lui fait. Elle montre impatiemment la mauvaise grâce qu'on pouvait attendre de la peine reçue dans la maison, vous pouvez être convaincu qu'elle déclarera : « C'est moi, ici qui suis la peste ! »

Il ne fallait pas être grand clerc pour prévoir ces choses. Voici tantôt un siècle et demi que l'humanité s'efforce de poursuivre des idées théoriques, humaines ; des principes abstraits, justice, bonté, peu importe ! On aperçoit de suite les dangers. Mais elle dit : « Ne s'y quand même ! » Il sera très beau d'être assassiné par un bandit à qui on aura fait confiance en lui disant : « Je veux, Monsieur, vous traiter comme un honnête homme. » Au point de vue de l'éternité, c'est le bandit qui aura tort et l'assassiné qui aura raison, mais sera pas moins assassiné. Et puis, quand le bandit assassine tous les jobards, il imposera sa morale à qui ne sera pas du tout la morale de bonté et de justice qu'il aura bénéficié. Paroles amères, douloureuses, imposent. Quand on n'est pas un homme d'Etat, quand on n'est pas un théoricien comme de Brouckère ou Vandervelde, quand on n'est pas un virtuose de la politique intelligent comme Briand, mais ignorant comme lui de la vie, on a peur quand on n'est pas un homme en de compte que des réalités et pas du tout de la morale et nos désirs.

Le tour du Français

VENDREDI 10 SEPTEMBRE. — Un Français, à son tour, a traversé le Pas-de-Calais à la nage. C'était obligatoire. Il fallait. Passe encore que les Américains et les Français viennent s'ébattre dans nos eaux. Nous accordons volontiers et facilement leur supériorité physique. Les Américains, quoi que nous en disions officiellement, nous les considérons au fond de nous-mêmes pour des Peaux-Rouges, tout à fait évolués. Les histoires de Tom Mix et Douglas Fairbanks ne sont pas pour faire changer d'opinion, malgré nos sympathies personnelles. Nous admettons très bien qu'un nègre court plus vite qu'un Blanc et qu'un Jaune monte plus facilement aux arbres. C'est d'ailleurs bien raisonné. Il faut cependant prendre parti entre le perfectionnement intellectuel et le perfectionnement physique. Nous ne défendons pas de Renan ou de Bergson qu'ils soient aussi champions de boxe et jusqu'ici, ni Renan ni Bergson

n'ont été Américains. L'Amérique a Dempsey, c'est très bien.

Mais il n'y eut pas que des Yankees qui avaient traversé le Pas-de-Calais à la nage. Un Allemand, tout récemment, avait accompli ce bel et inutile exploit. Que voulez-vous, alors ? La fatalité s'en mêlait. Il fallait qu'un Français se levât, s'en allât sur la plage de Sangatte et piquât une tête dans la direction de Douvres.

Ainsi fut fait. Et le nommé Georges Michel, Français, bat glorieusement le record de Vierkotter, Allemand. Ce qui peut consoler les Allemands de cette défaite d'aujourd'hui, c'est que M. Stresemann est à Genève.

En Chine

SAMEDI 11 SEPTEMBRE. — Cela ne marche pas, en Chine : l'Angleterre songe à une intervention. Où ça ? direz-vous. Et on répond : En Chine. Mais dans quel endroit de la Chine ? Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? Qu'est-ce que vous connaissez à la Chine et à ce que l'Angleterre tripote là bas ?

Ce sont des raisonnements commodes et qui s'imposent quand on veut vivre en paix. Si l'humanité était sensible jusqu'à l'extrémité la plus lointaine de ses fleuves et de ses promontoires, la vie ne serait pas tolérable pour elle. On feint de ne pas sentir le chatouillement qui se produit là-bas, à Hong-Kong ou à Yan-Tsé. Sagesse ou bêtise ? Qui le dira ? Il y a des gens qui prévoient tout, qui voient dans l'incident du jour, si menu, l'immense catastrophe d'après-demain. Il y a ceux qui ne prévoient rien et qui, de plaisanterie en plaisanterie, arrivent, eux aussi, à la catastrophe. Le résultat est le même pour tous les deux qui, d'ailleurs, peuvent aussi mourir avant le dénouement. Mais il y a les gens sages et puissants qui s'évertuent à empêcher le mal qu'ils prévoient. Réussiront-ils ? La question est là. Mais la belle parole dit : « Il n'est pas nécessaire de réussir pour entreprendre. » Dans ce cas, vous devriez vous préoccuper de ce que font les Anglais en Chine. Mais entreprenez-vous d'empêcher les gens de Mars de se battre avec ceux de la Lune ? C'est si loin ! Alors, vous vous absteniez, vous resterez dans votre splendide isolement et, demain, les Martiens vous jetteront la Lune sur la tête.

Ces ratiocinations sont infinies, sans solutions, et vous pouvez les prolonger tant qu'il vous plaira.

Les deux discours

DIMANCHE 12 SEPTEMBRE. — Et la France et l'Allemagne ne pouvaient pas se rencontrer en la personne de MM. Briand et Stresemann sans qu'il y eut échange de discours à bout portant. Il en fut ainsi. On s'y attendait. Nous supposons que les écouteurs étaient braqués aux bons endroits et que les haut-parleurs diffusaient par le vaste monde les phrases des deux hommes d'Etat. Jadis, cette littérature nous aurait trouvés attentifs et tous les latinisants ou les francisants auraient été fiers que Briand pût prononcer de si belles paroles et débiter de si belles périodes. Mais aujourd'hui, quelle importance ! Stresemann, sobre, paraît bien supérieur à ce Briand verbeux. Quelle misère que cet homme n'ait pas pu se retenir et ait cru qu'en conclusion d'actions diplomatiques douteuses, il fallait un discours. Oui, tout cela se termine par un discours *verba et voces*. Le discours fini, c'est un autre drame ou une autre comédie qui commence. Ce Briand ne prend plus, si on ose ainsi s'exprimer. Son violoncelle est faux. Jadis, on pouvait le préférer à un Jaurès trop parfait, trop rhétor, trop lettré (il ne s'agit ici que d'opinions sur l'artiste). Briand paraissait plus humain, avec ses ignorances, sa voix profonde, ses mots souvent heureux ; mais, maintenant, ce jeu stérile du bavardage, il n'a pas

eu le courage de l'éviter et de nous l'épargner. Il s'en est donné jusque-là ! Il s'est saoulé de mots, de gestes, de phrases. Et puis, ayant parlé et croyant qu'il a agi, il s'en retourne, ou dans sa maison des champs ou dans son palais provisoire du Quai d'Orsay, et s'est vu, c'est nous ce seront nos descendants qui nous débrouilleront par la suite avec les Allemands, à qui M. Briand a ouvert ses grands bras, à qui il a adressé un si long discours, et qui ont dû avoir une jolie envie de rire. Si vous voulez d'ailleurs, exprimons le désir que nous nous trompons en affichant ce pessimisme.

La bombe

LUNDI 15 SEPTEMBRE. — Les bombes ponctuent la vie des dictateurs. Risques du métier, dit Humbert ler d'Italie, qui devait succomber à un de ces risques. M. Mussolini n'avait pas à s'étonner et il ne paraît pas qu'il s'en soit étonné. Il sort de l'aventure nullement endommagé, et il ordonne : « Pas de représailles ! » C'est sûr ! me, c'est chrétien. Mais que va-t-il faire ? Car il faut être pratique, et précisément, ce n'est pas pour donner au monde des conseils évangéliques qu'il s'est installé solidement dans ce fauteuil romain. C'est pour agir en vue des réalités. Il a bousculé les constructeurs de châteaux en brouillard, les féroces architectes de châteaux de cartes théoriques. Il s'est mis en face des faits ; il a frappé du poing sur la table. Il veut voir les choses et les gens tels qu'ils sont. Eh bien ! si on lui jette des bombes, que va-t-il faire ? Tendre une autre partie de son individu ? Naïveté ! Ce qui a motivé contre lui des haines, ce sont ses actions ; ce n'est pas en pardonnant à ceux qui le haïssent et qui essaient de l'assassiner qu'il obtiendra leur assentiment. Ainsi, l'homme qui agit par la force se trouve contraint d'agir de plus en plus avec la force. Qui frappe par l'épée doit périr par l'épée. Mussolini le sait peut-être. Cela ne l'arrête pas, et c'est ainsi qu'il mérite le respect. Mais, dans l'intérêt de son œuvre, il ne faut tout de même pas qu'il aille servir de cible benvole et indulgente à des sagittaires enragés.

Aurait-il peur ?

MARDI 14 SEPTEMBRE. — Cette Italie qu'on admire, et pour son merveilleux passé et pour son énergie dans le présent, déçoit souvent ses admirateurs. C'est quand elle oublie qu'elle est un grand pays aujourd'hui, et le plus glorieux pays d'Europe dans le passé, et quand elle s'imaginer qu'on la traite, qu'on peut la traiter comme un petit pays. Qu'on la brocarde, qu'on la nasarde, la voilà en colère. Est-ce que, vraiment, Jupiter s'émue de ce geste de Manneken-Pis au pied de la colonnade de son temple ? Jupiter aurait bien tort ; mais Jupiter ne s'émue pas. Or, l'Italie est d'une susceptibilité extraordinaire, inexplicable. Il n'est pas donné au premier venu — individu ou nation — de l'injurier, et c'est elle qui ferait croire à ses insulteurs qu'ils peuvent agir avec quelque résultat. Mussolini est bien Italien. Voilà un homme qu'on peut discuter, mais dont l'énergie est prodigieuse, dont le travail est surhumain. Son courage... il n'en faut pas douter. Quand il dit qu'il aime le danger, on le croit, — on le croit sur preuves. Or, ayant vu éclater une bombe à ses côtés, le voilà tout en colère. Il montre le poing de l'autre côté de la frontière, il frappe du pied, il crie, il menace. Ah ! mais non ; ce n'est plus de jeu. Ce n'est pas comme ça que nous comprenons ce Mussolini au front impérial, excitant brusquement les passions du couple, sa colère, tout comme si, vraiment, il avait eu peur et comme si il accusait de méchants garçons de lui faire des niches. Le journal du Vatican déclare plus simplement que la Providence s'en est mêlée et qu'elle veille sur le sort du dictateur. Voilà la version à laquelle Mussolini

et les siens devraient se raccrocher, et cette version le monde peut l'admettre avec quelques variantes : « Chance » au lieu de « Providence ». Les uns diront un mot plus vague ; mais on se mettra d'accord sur ceci, que Mussolini domine les événements. C'est une bombe, cela fait partie du décor d'un sacre — Mussolini rêve peut-être de recevoir quelque onction sainte dans une cathédrale de Milan, puisque Rome ne semble indiquée, devrait bien le savoir.

Locarno

MERCREDI 15 SEPTEMBRE. — Vive la paix ! Les gens de Locarno sont, annoncé-t-on, en vigueur. Le monde beau, le monde est sage. Oui. Les Anglais, à d'obus, viennent de tuer 5,000 Chinois. Mussolini se le poing à ses voisins et même (ce qui est moins généreux) aux Américains. La France a failli devoir chercher, par la force, un officier français que les Anglais avaient coffré. Cependant, les Locarnistes chantent l'hymne, dont l'air est bien connu. Mais ils semblent un peu inquiets : leurs accents sont un peu confus.

Pour nous, il ne nous reste qu'à faire des vœux pour leur œuvre...

Ces Briand, ces Chamberlain et leur Vanderveld raissent avoir ignoré ou sciemment méconnu le passé de l'Histoire...

C'est ce qui est si inquiétant...

Ils nous disent qu'un nouvel ordre est né ? Un vers virgilien l'assurait déjà à Pollion...

Petite correspondance

Léon X... — D'après ce que vous nous écrivez, ce pas un lapin qu'elle vous a posé, c'est toute une gamme pour quoi voulez-vous que nous consacrons trois colonnes du *Pourquoi Pas ?* à en informer nos lecteurs. Envoyez le récit de vos infortunes à un journal quotidien, comme le *XXe Siècle*.

Mère inquiète. — Non, le permanganate de potasse pas comestible. Il sert à des usages sur l'emploi desquels vous pourriez consulter la Faculté.

Malcina. — Votre article n'a pas le sens commun. Venez-nous expliquer, peut-être que nous comprendrions.

Lucette. — Adressez-vous à un brancardier.

Pituite. — Nous craignons fort que vous n'ayez négligé des vers ; tâchez, quand vous en commettez, qu'ils soient solitaires...

Sander P... — Non, n'est-ce pas, mon vieux, vous ne pouvez pas recommencer à publier des romans ! ... Il y a des limites à tout...

Trigale. — Il s'agit de Z... (ne le nommons pas explicitement : vous savez, vous, son vrai nom, mais vous nous demandez ce détail sur sa vie) ; inconsciemment il avait juré à la mort de sa femme — qu'il avait adoré — de rimer à sa mémoire trois cents sonnets — pas moins ! Seulement, la vie est ainsi faite qu'après avoir composé son trente-deuxième sonnet, il épousa sa tante.

Ligneville. — Attendez le mois prochain ; ça ira mieux.

Verax. — Les hommes politiques, c'est comme les lions sphériques : ils ne sont pas dirigeables ! Tous les conseils que vous leur donneriez, fût-ce par la voie du *Pourquoi Pas ?*, seraient vains. Nous vous renvoyons votre article, assurément bien intentionné, mais complètement inutile.

Triste-à-patte. — Ollé ! Ollé ! Soyez gai ! La vie est assez encombrée comme ça, sans chercher à l'embarasser à plaisir.

POUR SAUVER LE FRANC

Quelques idées financières et économiques

évidemment, il suffit à Pourquoi Pas? de se recourber sur l'interrogation. Des réponses pleuvent sur lui par de lui.

Léguiez vos capitaux à l'Etat
en échange d'une rente viagère

Nous avons rencontré l'autre jour de nombreux assentiments. Nous émettions l'idée que l'Etat pouvait accepter la propriété des capitaux des citoyens, dont il assurerait et leur garantirait même l'usufruit. Cette solution heureuse donnée à ce problème de la vieillesse des vieux jours qui est à la base de toutes les difficultés de gens comme les Belges et les Français, des vieux qui provoquent de leur part, sans le moindre effort et sans la moindre hésitation, une résistance tenace, invincible aux exigences du fisc ou, pour dire, les déterminent à mettre leur avoir loin de leurs griffes fiscales. Nous avons reçu de nombreuses lettres que nous ne publions pas, parce qu'elles disent tout à peu près, la même chose et c'est ceci :

« J'ai atteint un âge assez avancé (le plus jeune de nos contemporains a cinquante ans; le plus âgé soixante-cinq ans; mais je n'ai pas d'héritiers proches (variante: mes enfants sont à l'abri du besoin et je compte d'ailleurs encore moi-même dans mon vivant). Ce qui m'inquiète, c'est un manque éventuel de ressources à mesure que je deviendrai de plus en plus impotent. Je suis disposé à léguer à l'Etat tout ce que j'ai. Il suffit qu'il m'assure l'engagement de me payer des intérêts raisonnables sur mon avoir, tant que je vivrai et, au surplus, qu'il me donne une garantie — mais, là! des vraies. »

« Nous nous trompons fort, ou il y a là une vérité absolue, rapide, sérieuse et dont les résultats pourraient être très prochainement escomptés. Ça nous paraît plus sûr et aussi plus sérieux, plus moral et plus sage que les combinaisons de M. Lœwenstein. En tout cas, de notre part, c'est plus désintéressé.

Diffusons les billets

Diffusons le chèque

Vous voulez des idées, nous écrivons, en voici. Mon imagination tourmente à ce point, que pour les exprimer il faudrait certainement trois numéros de cet estimable journal pour les développer; aussi je les ai mises au jour et vous les sors sous la forme ronde, d'une pilule facile à avaler.

La première et la première à appliquer est la suivante: Supprimer tous les billets de banque du premier ordre et comporterait certains inconvénients. Mais compensés par le retrait de la circulation les billets de mille et de cinq cents francs, ce qui donnera un total imposant. Ensuite, par contre, dans une mesure modérée, la diffusion de la monnaie, en créant des pièces de 5, 10, 20 francs, toujours en nickel, avec des formes différentes, partant, dépense relativement infime.

En fait, il est indispensable de provoquer et de développer la diffusion du chèque. Le chèque représente, en fait, la véritable valeur-or des échanges, puisque le jour où il est créé, il contient tous les éléments du moment, le franc compris. Il devient un véritable billet de banque à tous égards concrets. Il permettra la compensation à

l'infini; la suppression de nombreux volets; des coffres-forts inutiles, etc.

» Mais, dira-t-on, les chèques sans provision, les contre-chèques, etc. ?

» Nous prétendons qu'il sera beaucoup plus difficile de falsifier un chèque, dont la signature variera à l'infini, que de copier celles, toujours les mêmes, apposées sur un billet de banque.

» Mais pour donner à ce chèque l'inviolabilité de sa valeur tout comme le billet de banque, rien ne sera plus facile. Appliquons-lui les lois impartiales aux billets de banque, c'est-à-dire les travaux forcés à perpétuité qu'on inflige aux faux monnayeurs, et donnons-lui l'ornement du petit médaillon bien connu.

» Ainsi protégé par cette loi sévère, le commerçant n'aura plus de doute sur la validité du chèque qui lui sera remis. Celui-ci deviendra le mode de paiement courant et, du coup, l'inflation étatique aura disparu... »

Evidemment, la diffusion du chèque est souhaitable. Mais, il faudrait y habituer le public.



La loterie

Sous forme de lettre à M. Francqui, un lecteur préconise l'institution de la loterie nationale:

« Vous cherchez à gagner de l'argent, écrit-il, mais pour l'Etat. Il faut la manière. Cette manière consiste à faire gagner de l'argent à tout le monde. C'est la bonne. La valeur d'un geste se mesure au profit social qu'il réalise.

Puisqu'en matière de finances et de profits, les idées sont tout, permettez-nous de vous en soumettre ici une nouvelle. Elle est nouvelle en Belgique. Elle ne l'est pas en Espagne et en Italie, où elle est d'application courante. Il s'agit de la loterie.

Au prochain Conseil des ministres, vous promèneriez sur le visage attentif de vos collègues votre regard d'acier, celui que vous avez pris pour poser devant l'objectif de l'opérateur de la *Nation Belge*, puis, vous leur direz ceci: « Messieurs, nous demandons toujours de l'argent au pays sous forme d'impôts et de taxes, et nous inspirons, par le fait, la plus vive méfiance. Changeons notre manière. Nous voulons de l'argent? Eh bien! commençons par en donner. Donnons, chaque semaine, au pays, cinq cent mille francs. Je dis cinq cent mille francs. Créons une loterie nationale hebdomadaire, qui sera tirée, tous les sa-

medis à midi, et qui aura pour enjeu cinq lots — je dis cinq lots — de cent mille francs chacun. Moyennant un franc, tout Belge ou tout étranger de passage en Belgique pourra, chaque semaine, se procurer un billet de cette tombola, et avec ce billet, il pourra courir le risque de gagner cent mille francs. Chaque semaine vous mettez en vente quatre à cinq millions de billets d'un franc. La confection de ces billets ne vous coûtera rien : leur revers sera affermé à la réclame. Et le public se les disputera. Pensez donc ! Chacun pourra, avec un franc, gagner cent mille francs ! Pendant les cinquante-deux semaines de l'année, chacun aura deux cent soixante chances (cinq fois cinquante-deux) de gagner cent mille francs, moyennant un franc !

» Il y aura, tous les samedis, en Belgique, cinq heureux, qui devront leur fortune inopinée à la sollicitude de l'Etat. On publiera tous les dimanches les noms de ces favoris du sort, et l'espoir sera ainsi entretenu, dans tous les esprits, pendant les cinquante-deux semaines de l'année, de devenir riche, moyennant un franc, un franc belge ! Ne vous récriez pas, Messieurs ! Je ne vous propose ici rien d'immoral. Je vous propose simplement de créer une valeur à lots sans titre, par conséquent moins coûteuse pour l'Etat que les obligations des Dommages de Guerre, et d'un placement beaucoup plus étendu. Réfléchissez, Messieurs, que, grâce à cette loterie, nous encaisserons chaque semaine deux ou trois millions de beaux francs, dont nous nous empresserons de nous servir, pour remplir, au profit de tous, nos obligations. »

Vous direz cela à vos collègues, Monsieur le Ministre, et s'ils sont assez craintifs pour tenir plus à leurs préjugés qu'aux résultats palpables d'une heureuse initiative, vous les enverrez se promener en Italie et en Espagne. Ils verront là que la loterie nationale, hebdomadaire, est très en faveur et que les Italiens et les Espagnols tiennent énormément à la petite émotion ou à la grande joie que leur apporte, chaque semaine, le tirage de leur tombola.

La vente des rossignols

Encore un qui s'adresse à M. Francqui par notre canal. Décidément, cet homme d'Etat devrait bien faire prendre son courrier, tous les matins, 4, rue de Berlaymont :

Il est permis à l'Etat d'acheter mais, Monsieur le Ministre, pourquoi lui serait-il interdit de vendre ce qu'il a payé de ses beaux deniers. C'est absurde ! Nous devons changer cela. L'Etat, jadis généreux Mécène, a acheté, depuis 1850, chaque année, aux artistes belges qui manifestaient du talent, des tableaux et des sculptures en abondance. Il a exposé les meilleures de ces œuvres dans ses musées, et il a été fort embarrassé des autres. Celles-ci étant tout aussi excellentes, car vous savez, Messieurs, qu'en matière d'art, l'Etat n'achète qu'à bon escient, après examen judicieux, et sur rapport de ses pusillanimes fonctionnaires, qu'a-t-il fait de toutes ces œuvres qu'il n'a pas exposées ? Il les a cachées partout où il a pu : dans les bureaux des ministères, dans les magasins de réserve, dans les combles et dans les sous-sols de ses musées, dans ses hôtels provinciaux, que sais-je. L'Etat possède aujourd'hui, à la suite de ses achats continus, plus de toiles et plus de sculptures qu'il n'en pourrait placer dans les halls du Cinquantenaire. Quelle richesse, Messieurs ! Quelle richesse stérile, ignorée ! Quelle production magnifique, triée sur le volet, dérobée, depuis toujours, à la curiosité publique et à la gloire ! Ne croyez-vous pas, Messieurs, que nous ferions tort à nos artistes, et au renom artistique de notre pays, si, aussi indifférents que nos prédécesseurs, nous laissions ces toiles empilées et ces sculptures empoussiérées dans les arri-

res-bâtimens des musées, ou sur les murs lugubres dans les coins ombrés de nos bureaux ministériel, goût du jour, à l'étranger, va à la peinture et à la sculpture belges. Profitons-en ! Organisons une rétrospective de l'art belge depuis 1850, de notre art inconnu connu, enseveli ! Sortons toutes ces œuvres de l'ombre, mettons-les en vente publique, à Bruxelles, pendant une semaine, dans un beau palais ! Les acheteurs étrangers afflueront ! Les Américains, bardés de dollars, traverseront l'Atlantique pour pouvoir se procurer quelques œuvres de la peinture flamande ou de la sculpture belge. Le riche Hollandais et les Allemands en viendront se disputer les productions de nos artistes moins que les antiquaires et les marchands de tableaux du pays ne les accaparent pour les revendre à leur tête étrangère.

» Du coup, au prix où sont aujourd'hui les œuvres d'art de valeur, quelque vingt-cinq beaux millions plus, pour la caisse de l'Etat. Et davantage, car ce sera réserver le droit de reproduction photographique de toutes ces œuvres, dont il prendrait cliché, avant enlèvement. »

???

M. Francqui n'a que l'embaras du choix.

KUB



LA BONNE CUISINE
 POUR TOUS

Demandez ses Recettes
 115, rue Joseph II à Bruxelles.

LA PAGE DU CINÉMA

France accueille le président de la Metro-Goldwyn dans la Légion d'Honneur

Maxime Monge, consul général de France à New-York, vient de décorer la croix de la Légion d'honneur à Marcus Low, président de la « Metro-Goldwyn-Pictures ».

Marcus Low est le type le plus curieux et la personnalité la plus éclatante du labour, du self made man, né en 1870 à New-York, dans la maison qui devait être plus tard un de ses plus grands théâtres, Marcus Low débute sa vie en criant les journaux du soir. Plaisamment, il conçoit aujourd'hui que cela lui donna l'occasion d'acquiescer un soir, dont il sait se servir au besoin dans ses conseils d'administration.

Six ans, il lançait, avec l'aide d'un « copain » expé-rience une feuille hebdomadaire qui tira jusqu'à cinq cents abonnés... Il abandonna le « journalisme » et on le re-leva, à 18 ans, propriétaire d'un magasin de fourrures. Il lamentablement.

Il devait retrouver sa voie qu'en 1904, lorsqu'il se décida à «ventionner » une baraque d'attractions à un sou. Ce commencement de la fortune de Marcus Low. Cette fois, il réussit puisqu'il monta de nouvelles salles d'attrac-tion plus en plus élégantes, toujours plus luxueuses.

Quand vint le cinéma, il introduisit les vues animées dans ses programmes. Un jour, pour aider un malheureux artiste à sa misère, il accepta que le pauvre diable parût sur la scène pour réciter quelques choses. Ce fut un triomphe. La vé-rité, l'attraction, le vrai numéro au milieu du programme ciné-matographique avait trouvé une place importante.

C'est ce jour, Marcus Low a étendu le champ de son ac-tivité, a construit des centaines de salles, et la dernière, le plus, est la plus grandiose du monde entier. A côté des salles les plus sensationnelles, les numéros les plus variés et les plus réputés trouvent leur place entre des superproductions.

Il est dans le très modeste « office » qu'il possède dans le quartier de vingt étages qui porte le nom de Lew-Building, ancien crieur de journaux a reçu des mains de M. Maxime Monge, consul général de France à New-York, cette croix de la Légion d'honneur qui consacre une carrière si bien méritée.

Marcus Low, l'éminent impresario qui, dès ses débuts, a compris l'importance du cinéma, a contribué largement à son développement tant en Amérique qu'en Europe, puisque son accord avec la firme française Gaumont lui a permis de créer de nombreuses entreprises dans tous les pays du monde.

Un décret de nomination porte, et nous insistons sur les services rendus au développement du cinéma français. Nous pouvons donner une preuve nouvelle de la valeur artistique que porte M. Marcus Low à la production française, ce n'est à son accord que huit grands films français de passer sur les écrans de la Metro-Goldwyn en Europe. « Le Chemineau » (avec Denise Lorys et Henri Baudin), « Le Voleur », « Mon Œur au ralenti », « La Madone des Anges », « Le Criminel », « La Fille des Pachas », « Le Roi du Music-hall », « Miss Heyett », « La Tentation ».

???

« Le Cameo joue, cette semaine, « La Barrière ». Cette barrière est celle des races, que les amoureux franchissent ailé-ment.

« La Komia, l'Indienne, femme du Capitaine Stark, laissé pour son bateau, a confié sa fille, avant de périr elle-même, à son cousin, Gaylord... Dix-huit ans ont passé depuis ce drame. On a installé un comptoir de fourrures sur les bords de la mer polaire. Nécia, la jeune fille qu'il a fait élever, y revient aujourd'hui, presque en même temps qu'un nouveau lieutenant Jack Borrell, y arrive pour commander le poste. Tous deux ne tardent pas à se plaire et forment le projet de s'épouser. Mais un navire fait escale en rade. Le capitaine Stark en descend. Il découvre que Nécia est sa fille; il veut l'emmenner à son origine afin de rompre le mariage. En apprenant que Nécia est une métisse, Jack, en effet, demande à rétro-

grader. Sans attendre le résultat de ses réflexions, la jeune fille, désespérée, part avec son vénérable père. Le bateau sur lequel elle s'est embarquée est pris dans les glaces et sur le point d'être broyé. Jack ne peut supporter l'idée que celle qu'il aime vraiment va périr. Il est assez heureux pour la sauver, tandis que le navire et ceux qui le porte sont écrasés entre deux icebergs.

???

« La « Veuve Joyeuse » est décidément allée porter sa joie et son succès en province. Le Queens Hall ne retentit plus des « Fieurs exquises » et des « C'est la valse doutez ». Un film qui a déjà fait fureur au Cameo vient de prendre la place de Mae Murray et de John Gilbert. C'est : « Lorsqu'une Femme est Roi ».

« Le palais de la Porte de Namur », avec ce nègre, deux fortes ressemblances... D'abord, il est moût noir quand le film est projeté... et ensuite... il continue...



Un acteur de cinéma n'est jamais tout à fait mort. De même que la voix de diamant de Camaro, enchanté encore grâce aux phonos... de même Valentino, enterré à Hollywood, joue encore au Coliseum, rue des Fripiers.

L'ubiquité du cinéma ne tient pas du prodige, et sans doublement de personnalité, Rudolph, l'ami de cette moitié du genre humain pour laquelle l'autre fait un tas de folies, est, dès cette semaine au Coliseum; où, avec Nita Naldi, il se montre dans « Cobra ».

« Cobra » est un film Paramount, inédit. La primeur de cette dernière production du célèbre Rudolph est réservée au public fidèle de notre Coliseum, bruxellois.



Petite correspondance

Jeune maman. — Les enfants de moins de deux ans sont assimilés aux grandes personnes. Ils peuvent donc parfaitement vous conduire à ce spectacle... Qu'ils n'oublient pas leur carte d'identité... car s'ils avaient 2 ans plus une 1/2 heure!!!

Pariste. — Mais non! Il faut dire : « Quand la Femme est Roi ». Ce n'est pas la même chose que « Quand la Femme est Reine ». De même que « cette femme est mon maître » ne signifierait pas du tout la même chose que « cette femme est ma maîtresse ».

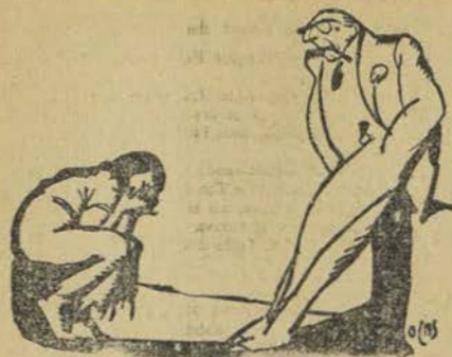
Callio. — En effet. Dans Metro-Goldwyn, il y a a métro... c'est peut-être cela qui a donné naissance au fameux tour...

Feu Renard. — Le votre n'allait que du cap Gris-Nez à Boulogne... Le nôtre fait le tour du monde... Il a même traversé les mers... C'est vraiment le train sur route par excellence...

Quémendeur. — Nous n'avons pas reçu la lettre où vous nous demandez des places pour « Cobra ». Nous ne pourrions donc vous en envoyer.

Spectateur. — Vous avez pincé le... la joue de votre voisine... et elle vous a donné un soufflet... C'est peu! Auriez-vous préféré qu'elle vous infligeât la paine du talon!

Scramont.



ON NOUS REPOND

Les Mots historiques

Des paroles historiques ? En voici. Elles sont authentiques. Pendant la guerre, les vivres sont rares ; deux chômeurs faméliques, passant devant un « staminei », se sentent tout à coup pris d'une soif d'ailleurs peu digne des infames tisanes à la saccharine.

La tentation est forte ; l'un y succombe, l'autre s'accroche désespérément, ne veut pas entrer.

Alors, le premier, prenant son compagnon par le bras, lui dit : « Allo ! kom, we zietche toch zonder pataten », et celui-ci, décidément conquis, entre sans hésiter.

Messieurs, ces mots n'ont pas été prononcés sous la mitraille ; aucun obus, aucune marmite n'est venue les interrompre, non ! Mais ces mots résumant un homme, une époque ; ils sont vrais et vécut.

A votre appréciation et à celle de vos lecteurs.

D. J.

???

On nous envoie de nombreux mots historiques typiques. Nous nous étonnons de ne pas avoir eu un mot dans le goût de Cambronne, à l'usage de la Belgique héroïque et guerrière. On nous en sert des tas, des mots de Cambronne, et ils sont authentiques, ou doivent l'être, ou ont l'air d'être authentiques. C'est vrai que, pendant la guerre, on ne mâchait pas ses mots. Pendant la paix, il est assez difficile de les reproduire. En voici un que nous citons, tout en remplaçant les quelques lettres essentielles par plusieurs points. Que les gens d'imagination et qui aiment le langage vert s'exercent à ce puzzle :

« Liège, le 31 août 1926.

» Mon cher *Pourquoi Pas ?*,

» Vous demandez des mots historiques de la période de guerre. Celui-ci n'est peut-être pas ce que vous appelez historique, mais il est authentique, et, comme il a trait à... Je... à la... à l'histoire ; enfin, le Crapette Club (était une société de Liégeois qui, sous l'excuse de quelques colis envoyés aux prisonniers en Bohême, discutait en ses réunions intimes, de la situation quotidienne de la guerre. On y commentait les communiqués du G. Q. G. boche, corrigés souvent par les informations clandestines de nos alliés, qu'on lisait avidement.

» Un jour, l'annonce de la prise du fort de Douaumont, présageant la chute de Verdun, était annoncée par les journaux boches à grand renfort de victoire sur victoire ! Notre courrier habituel n'était pas arrivé pour réduire à sa juste valeur ce vain nouvel effort du boucher de Verdun. Nous étions dans l'angoisse, et chacun s'imposait un silence douloureux. Je ne jurerais pas que quelques-uns n'y allèrent pas de leurs larmes. Mais réaction intensive ! Notre camarade R. F., qu'il ne faut connaître que sous ces initiales, qui sont aussi celles du pays

qu'il aime le plus et dont il a, au reste, un peu le frondeur et gaulois (dans les deux sens), de jeter du silence de cette émouvante réunion :

» — Ça fait qu'on ne plus ! !

» Un éclat de rire homérique rendit confiance, voyez bien qu'il s'agit de l'histoire. »

???

Autre...

Me permettez-vous, à mon tour, de vous signaler un mot historique, purement belge et qui lit fureur à temps.

Il est né à la guerre. Il exprime tout, et notamment exprimait alors ce que le jass désirait le plus : « Toeb ! Flamands et Wallons s'en servaient couramment.

Bien des anciens rigoleront à son rappel ici, et des ministres s'en rappelleraient aussi et particulièrement ceux qui, en ce temps-là, venaient conférer les dans les camps d'Auvours et de Ruchard et autres inoubliables. Ces raseurs avaient à peine ouvert la que retentissait un formidable « Toebac ! »

« Toebac » résumait tout. C'est clair et net ; il se pour lui donner toute sa saveur, d'y mettre un peu et une légère mimique. C'est délicieux quand lance d'une voix forte, les deux mains en entonnoir de la bouche. (Il paraît que cela imite très bien l'ément du schrapnell : « toeoebac. »)

Corvée : Toebac ! Conférence : Toebac ! Le major-haut zégit : Toebac ! C'est pour la Patrie : Toebac. Américains : Toebac ! Les dettes de guerre : Toebac. Cité des Nations : Toebac ! Mon cher *Pourquoi Pas ?* : bac !

Vous ne m'en voudrez pas trop si mon histoire ne pas. Elle est vraie et authentique pourtant. Je regrette ne pouvoir mieux vous la décrire ; et puis, après « Toebac ! »

J. P.

Rue Charles Meert, Schaer

???

Mon cher « *Pourquoi Pas ?* »,

Si vous voulez un mot historique, en voici un qui ne m'a ni de générosité ni de grandeur :

Un jour de juillet 1917, un brigadier d'artillerie, de pièce fi, aux mortiers de tranchée fut amené en fort ma arroi dans un hôpital du front. Il avait le bras, logé n'en sais plus rien, fort amoché et l'on craignait très just d'ailleurs une hémorragie de l'artère humérale. Sa vie bien menacée. Lorsqu'il fut installé dans la salle des ent il engagea la conversation avec un infirmier et, parlant circonstances de sa blessure, cet homme marié, père de fa prononça cette phrase sublime dont sa citation ne fait demment pas mention : « J'ai quand même eu de la bla. Nous astiquions la pièce quand le projectile m'a blessé valait mieux que ce soit moi que les camarades, car ils vent continuer sans moi et je n'aurais rien pu faire sans »

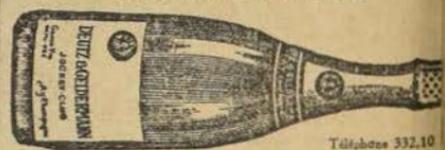
L'hémorragie redoutée se produisit ; mais Ribauville c'était son nom, — quoi qu'il ne fût pas Alsacien, fut »

Le colonel Derache ne se souvient pas de la phrase ; m doit se souvenir encore de ce brave blessé, soigné, si m'abuse à la salle I de l'hôpital de Beveren-sur-Yser.

Bien vôtre,

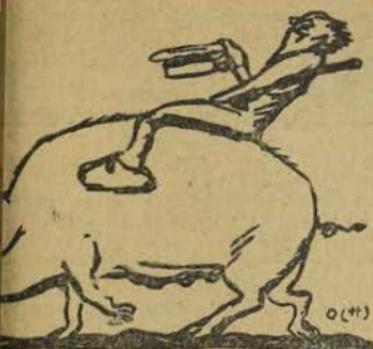
H.

CHAMPAGNES DEUTZ & GELDERMAN
LALLIER & Co successeurs Ag. MARNE
GOLD LACK — JOCKEY CLUB



Téléphone 332.10

Agents généraux : Jules & Edmond DAM, 76, Ch. de Vleury



Le poil ou le point de Martin

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

Vous dialez l'autre jour :

« Il y a dans le même genre, en français et en latin, la phrase qui, faute d'un point, fit perdre son âne à Martin ».

Ce n'est pas faute d'un point, mais faute d'un poil que Martin perdit son âne.

Voici l'histoire: Martin s'était rendu à la foire pour vendre son baudet; un acheteur lui dit: « Ton âne est vieux! » Non, dit Martin, et si vous lui trouvez un seul poil blanc, la bête est à vous; le client chercha et trouva un poil blanc; Martin donna son âne et, depuis lors, faute d'un poil, Martin perdit son âne.

Recevez, etc.

Oui, mais, Boghaert-Vaché nous dira sans doute comment Martin, abbé, perdit son abbaye d'Asollum, c'est-à-dire son âne !

Des lecteurs s'expliquent entre eux

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

Il y a décidément des gens au caractère bien mal fait. Pour deux mots lus dans ma copie — je devais écrire, en effet, une partie des troupes belges — un lieutenant V. de G. en profite pour me chercher aussitôt la querelle du fantassin au cavalier. Et moi qui me figurais que ce genre de discussion était tout au plus tolérable de la part des jass! Votre correspondant est non seulement méchant (il le dit) mais fat.

Je suis, tout comme lui, fort soucieux de l'exactitude des faits historiques. Aussi, voulez-vous lui apprendre, puisqu'il avoue l'ignorer, que la « malheureuse partie de l'armée belge » qui alla occuper un secteur de l'arrière en 1917 se composait des 4e et 5e divisions d'armée et des 2 divisions de cavalerie.

Car autant que je sache encore compter, cet effectif représente un bon tiers de l'armée belge, n'en déplaise à votre historien à la manqué.

Croyez, etc.

Ce qu'on peut faire avec des crottes de chiens

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

Dans le coin du Lion, vous mettez: « Soir », 27 août 1926: CHIENS. — Je suis acheteur de crottes de chiens, 65, rue de Neep, Kbekeberg.

Vous demandez ce qu'on peut faire avec ces crottes; eh bien! les crottes de chiens sont très recherchées dans les tanneries de peaux de moutons.

Il y a une trentaine d'années, un incident eu même lieu à ce sujet à l'usine Sloquet, route de Slains, à Saint-Denis, Seine (France).

En ce moment, l'on achetait: 1 seau de crottes de chiens à 50 centimes et cela servait à enduire les peaux, afin d'en ôter les dernières impuretés, si j'ose m'exprimer ainsi; une peau « glacée » de cette façon durant 48 heures était la plus lisse qu'on puisse obtenir et dans laquelle on découpait les objets de grand luxe (pour les peaux plus ordinaires on se servait d'œufs pourris venant par grandes quantités — en barriques — d'Italie. Donc on payait 50 centimes le petit seau. Un malin n'avait-il pas trouvé la un tuyau... Il remplissait le seau de crottes en terres glaise et au-dessus il en mettait une légère couche d'authentiques. Comme tous ces résidus étaient jetés pêle-mêle dans une fosse, ce mélange a duré plusieurs jours avant d'attraper le contrefacteur. Au bureau de police, il en a été quitte avec un bon lavement de tête.

Un fidèle lecteur.

On nous écrit :

Appendice à l'histoire amoureuse de Léopold I^{er}. -- Précisions et questions

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

En des amours de Léopold I^{er} avec Madame Mayer j'omettrai de vous signaler qu'une tradition veut qu'au moment de notre premier Souverain ait remarqué de Mademoiselle Claret, sur laquelle son attention fut attirée par... la feue Reine Louise-Marie elle-même! point d'histoire: la « Chronique », du 19 décembre (édition B, 2e page, 4e colonne) mentionne parmi les filles de cours étrangères envoyées à Bruxelles pour assister à la naissance de Léopold II, le baron d'Eppinghoven, comme étant du Duc de Saxe-Weimar. Ce baron est-il venu à Bruxelles? Quel était son degré de parenté avec les fils de Léopold? etc. c'est ce que je ne pourrais dire.

A. V. I.

Changeons le sexe du gouvernement

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

quelques semaines, je vous ai fait savoir l'aimable suggestion de M. Paul Evrard, directeur de l'Ecole d'Agriculture de Gembloux, à fait valoir lors de la remise des diplômes de l'année scolaire. Je vous avais posé deux questions auxquelles je n'ai pas obtenu de réponses.

Je vous prie donc de me les poser à nouveau :

1. Est-il possible de substituer au gouvernement actuel un gouvernement de femmes, en vue de la revalorisation de ce genre de fonctions?

2. Si oui, comment envisager une telle combinaison?

En attendant, je soumets toute la question à votre jugement.

J. P..., fidèle lecteur et abonné.

Il est possible de changer le sexe du gouvernement? Comment ça se fait? M. Francqui? Difficile, difficile! Mais, enfin, nous venons que les femmes seraient difficilement plus nombreuses que les hommes. Mais quelles femmes? Voyez-vous ça?... Nommez-les, si vous voulez.

Le Météore
La Grande Marque Française



2 modèles.

long avec agrafe - court avec anneaux

Le plus léger - Le plus solide

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES ET GRANDS MAGASINS
Pour la Gros: Beirlaen et Deleu, 14, rue Saint-Christophe, Bruxelles.



Le
Coin
du
Pion



Au-dessus du guichet de la caisse du *Palace Hotel*, à Bruxelles, vous pouvez lire ces mots :

KEEP SMILING!

Gardez le sourire. Le conseil est d'une bonne philosophie. Garder le sourire en payant, cela vaut mieux que de braire, après tout !

???

Du *Soir* (10 septembre 1926) :

VEAU VELO DAME à vendre, 22, rue Simonis. Visible après 5 h.

Nous avons déjà entendu parler des veaux à deux têtes, mais celui-ci... c'est le veau à roulettes !

???

De l'*Etoile* du 10 septembre. Une nouvelle méthode d'investigation : se rendre en Angleterre pour dénombrer le nombre de spectateurs fréquentant les cinémas américains. En effet, lisez :

Nathan Burkan, avocat et représentant personnel de Charlie Chaplin, est maintenant à Londres — ou bien sur son départ pour New-York. Pendant son séjour en Angleterre, il a fait des observations très intéressantes. Selon Burkan, 130,000,000 de spectateurs américains visitent le cinéma chaque semaine. Etc.

???

Du journal *Le Soir* du 10 septembre, page 5 :

PRES DE TOURS, ACCIDENT ANALOGUE

M. Albert Pessereau, habitant Chezelles (Indre-et-Loire), chassait en compagnie de son père, lorsqu'en tirant sur un lapin, il atteignit ce dernier à l'œil. M. Pessereau père a été transporté à Tours dans une maison de santé.

Le père aura sans doute été frappé de saisissement ! A moins qu'il ne s'agisse d'une épidémie, puisque la rubrique annonce : « Accident analogue » !...

???

De la *Nation belge* du 15 septembre :

UN DESESPERE. — Cette nuit, vers 2 h.30, un jeune homme s'est tiré une balle de revolver dans le côté gauche de l'abdomen à hauteur de la sortie du Parc Josaphat, près du

pont du chemin de fer. Au bruit de la détonation, la foule accourut sur les lieux. Le désespéré, un nommé Herd'origine française, domicilié à Marehianne-au-Pont, a été porté à l'hôpital. On a trouvé sur lui une lettre de sa mère et dans laquelle il se plaint d'être sans travail. n'est âgé que de 23 ans. Son état est alarmant.

Pourriez-vous indiquer quelle est la partie du pont qui est à la hauteur de la sortie du parc Josaphat ?

???

La *Dernière Heure* (8 septembre) rend compte d'une réception organisée, à l'hôtel de ville de Gand, en l'honneur du navire-école polonais *Livote* :

Parmi les assistants, on remarquait MM. Dommanget, consul à Bruxelles, et Vaxelaire, consul général à Anvers.

Nous ignorions la « permutation » toute récente, de la *Dernière Heure* elle-même, d'ailleurs, n'a pas eu le temps de se familiariser avec l'orthographe de M. Downarowicz.

???

De la *Meuse* du 9 septembre :

CONTUMACE ARRETE. — On vient d'arrêter un individu, immeuble de la rue Damesabée, à Verdun, le nommé Seyler, âgé de 23 ans, charpentier, condamné par la Cour à vingt ans de travaux forcés, pour vol et meurtre.

Si la cour d'assises — fût-elle même d'Arlon — se mêle de commettre des vols et des meurtres, où nous, grands dieux ?

???

De la *Gazette de Charleroi* du 11 septembre :

LA XENOPHOBIE EN TURQUIE

Une démarche des Chambres de commerce étrangères, à la suite de l'injection qui leur a été faite d'avoir ger d'appellation, les chambres de commerce françaises, belges et anglaises ont fait une démarche auprès du ministère du Commerce, à Angora, etc...

Bizarre, l'effet de cette injection...

???

Vasy-en-Beuglant, le 13 septembre

A ce cher Pion,

A propos de *Meiboom* 1926, page 1

Je viens de rencontrer Madame la « Césure »,

Qui, le « P. P. ! » en mains,

M'a fait un beau potin :

Le Pion devient vieux et n'a plus de mesure !

Je lui dis : Mais que faire, ah ! d'y remédier ?

Qu'il rengaine « *Meiboom* » !

Et enfin, nom de Dom,

Qu'il passe ce qu'il veut, mais qu'il rende mes !

Il m'en faut six à gauche et aussi six à droite.

S'il ne peut le faire, bien, qu'il ferme sa boîte.

Et, en fin de compte, elle m'a remercié

Et remis ce sixain, au bon Pion dédié :

Bien des gens, cher Pion, et non des moins doués

Ont voulu taquiner la lyre de la Muse;

Les uns ont réussi et se sont attiré

Le bon concours de ceux qui tout ceci amusé;

En revanche, pourtant, bien d'autres n'ont tenu

Ni argent, ni succès, mais souvent une

Tou

du 6 septembre :

Chapeau bas devant M. Poincaré

situation financière française est sauvée, et nous que la victoire sera poursuivie.

« Nous oublions délibérément le passé de M. Poincaré dans et nous levons nos chapeaux aujourd'hui pour saluer sage financier... »

« Chapeau bas... et levons nos chapeaux... Il faudrait dire ! »

???

« organe des socialistes de la commune de Saint-attaquant un adversaire politique, dit que les on- ce personnage sont « aussi changeantes que les nts de la femme qui chantait le bon roi Henri IV ».

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie...

« Le roi Henri IV était un vert galant qui ne trouvait redire aux changements d'amours; pas plus, d'ail- que le roi François Ier, qui, du *Roi s'amuse* de Vic- ce, a passé transformé en duc de Mantoue par les des de *Rigoletto*, dans le répertoire de nos opéras. doit pas le dépouiller au profit d'un lointain suc- de son opinion sur l'inconstance des femmes... »

???

PIANOS HERZ

Neufs, occasions, locations, réparations
boulevard Anspach Bruxelles. T. : 117.10

???

« Le *Siècle* (7 septembre), « Exposition agricole de » :

« de 4 jumeaux appartenant au même propriétaire six : lot A, à M. Boelen, Jean, de Borgloon; 2e lot B, six, de Groot-Galmen.

« Sincères félicitations à MM. Boelen et Loix, ainsi par épouse !... »

???

du 5 septembre 1926 :

SPORT CANIN

Au Cercle « Les Dianas »

« un cercle « Les Dianas » organise demain, à 11 heures, terrain, 81, rue De Wandt, à Laeken, une poule d'athlé- se disputant entre les membres du club. Cette poule con- trois épreuves : 80 m., lancement du poids, 800 mètres. t canin et poule... C'est aussi du sport gallinacéen... »

???

« un abonnement à LA LECTURE UNIVERSELLE, e de la Montagne, Bruxelles. — 300.000 volumes ture. Abonnements : 35 fr. par an ou 7 fr. par — Catalogue français vient de paraître. Prix : ces. — Fauteuils numérotés pour tous les théâtres rvés pour les cinémas, avec une sensible réduction t. — Tél. 115.22.

???

De l'Indépendance belge (29 août 1926) :

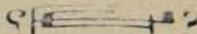
« Ah ! quel bonheur d'être Persan ! », disait, jadis Montes- quieu.

Montesquieu n'a jamais dit cela. Notre grave confrère lui attribue une variante du « Comment peut-on être Persan ? ». Il y a une nuance...

???

Les *Nouvelles* d'Arlon annoncent qu'on exécutera, à Marche, des extraits du célèbre orateur Franciscus, d'Ed- gar Tinel.

Si célèbre que ça, l'orateur Franciscus ? Nous avons bien entendu parler d'un oratorio intitulé *Franciscus*, mais de l'orateur de ce nom, jamais. Soyez donc célèbre !



Le courrier du Pion

Un surpion malmême les rédacteurs de *Pourquoi Pas ?* : il a bien raison

Il vous arrive de temps en temps d'accorder l'hospitalité de vos spirituelles colonnes à des facéties que ceux de notre génération connaissent depuis qu'ils ont dépassé leur âge de noar- rice.

Ces réminiscences sont excusables; mais encore conviendrait-il, à mon avis, de veiller à ce que leur texte reproduit fût exempt de coquilles typographiques, qui leur enlèvent leur sel, déjà bien poivré, souvent.

C'est ainsi que, dans votre dernier numéro, on relève, p. 465, « Bilinguisme » : « Fumier à vendre. Mest te koop ». Ce texte est tronqué, et son commentateur s'est profondément fourré le doigt dans l'œil. Le typo, cette fois, n'en peut mais !

Il convient de lire, en effet : « Fumier à vendre. Mest te koop ». Or, « mest » est l'équivalent flamand de « fumier ».

Dès lors, tout est correct, n'est-ce pas ?

Il n'y a là aucune incohérence, et c'est prendre le Pirée pour un homme que de prétendre découvrir, dans un amas de dé- tritus, un... « galant petit vicaire » !

« Qui court après l'esprit attrape la sottise », dit un vieux vers célèbre.

Page 465. « Rimes totales ». Voici le texte original d'Hugo :

« Gall, amant de la reine, alla, tour magnanime,
Galamment de l'Arène à la Tour Magne, à Nîmes. »

Gall était un médecin allemand, inventeur de la phrénologie. Faire de ce brave homme un « fou » magnanime, c'est aller un peu fort et... détruire le distique olorime.

Même observation pour :

« Ses cheveux lumineux
Sèchent volumineux. »

C'est évidemment « cheveux » qu'il faut lire !

Le Pion applaudit à cette sévère leçon.

Plaques émaillées !

C'est la réclame la plus solide, la plus durable.

Elle ne s'altère jamais aux intempéries. ❖ ❖

Adressez-vous à la



S. A. Émailleries de Koekelberg

(Anciens Établ. CHERTON)

(BRUXELLES)

— POUR DEVIS ET PROJETS —

LE VÊTEMENT CUIR IDÉAL

spécialement recommandé pour l'Automobile

Le plus pratique.
 Le plus rationnel.
 Très solide
 Extra souple.
 Résistant à la pluie.
 Lavable à l'eau.
 Garanti bon teint.
 Ne pèle pas à
 l'usage.
 Chrome pur.
 Tanné par un
 procédé spécial
 et exclusif.



The most efficient.
 Exceptionally light.
 Splendid wear,
 Delightfully soft.
 Rainproof.
 Can be washed.
 Fast dyed.
 Will not peel off.
 Pure chrome.
 Tanned by an
 exclusive process.

Manteau Cuir "MORSKIN,, Breveté

The Destroyer's Raincoat Co. Ltd

BRUXELLES

24 à 30, passage du Nord — 56-58, chaussée d'Ixelles — Exportation : 229, avenue Louise

ANVERS

GAND

CHARLEROI

OSTENDE

89, place de Meir

29, rue des Champs

25, rue du Collège

13, rue de la Chapelle

PARIS

BLANKENBERGHE

LA PANNE

LONDRES

109, Digue de Mer

25, boulevard de Dunkerque